

LA GAZELLE



Numéro 47 - novembre 2024

2€



Sommaire

DIPLOMATIE

QUI ÉTAIT « MONSIEUR X » ?
pages 3-4

OÙ EST LE CORPS DE PAPADOPOULOS ?
pages 4-5

LA CICATRICE SILENCIEUSE DES AVORTEMENTS ET STÉRILISATIONS
FORCÉES À LA RÉUNION
pages 5-6

CULTURE

LES SECRETS DU DEMY-MONDE
page 7

MAUVAIS GENRE
Observation d'une grammaire culturelle du secret
page 8

POLITIQUE

PAYS BASQUE :
Quand les GAL se sont fait la malle
page 9

DISOBEY:
A political lesson behind the scenes of Sciences Po
page 10

DES ÉLECTIONS PAS SI DÉMOCRATIQUES
pages 10-11

SOCIÉTÉ

L'ŒIL DU BLITZ
page 12

LE TRAFIC DE DROGUE :
Une économie pérenne adossée aux structures de nos sociétés
page 13

FICTION


LA COURSE EN CAGE
pages 14-15

LES ADIEUX
page 15

A QUOI PENSENT LES YEUX PÂLES ?
page 16

COMPTE-RENDU :
Table-ronde « quels médias pour dire le monde de demain ? »
page 16

Couverture : Mila.

Écoutez la playlist Secrets (47) de ce numéro sur  Spotify®
Pour ce numéro, une playlist entière (presque) de
Guilty Pleasures.

Edito

Je ne suis pas très douée pour garder un secret. J'aime les potins, les « oh, mais j't'ai pas dit » de mes amies. J'aime savoir les *gossips*. Les commérages n'ont jamais eu bonne presse, souvent décriés et symptomatiquement associés au genre féminin – simple façon de réprimer la parole des femmes. Je ne pense pas être la seule à aimer ces moments-là, ces moments de confession et de révélation. Parler du secret. C'est pour cela que vous êtes là, n'est-ce pas ?

L'acte performatif de révéler ce qui semble être *secret* et interdit est si fascinant : le secret fait et défait, le secret dit et nie.

L'arc narratif moderne condamne le secret : vlogs, télé-réalité, podcast au récit autobiographique... Les réseaux tendent à une surexposition de l'intime qui ne laisse aucun espace libre au *secret*. Il faut *se mettre à nu*.

Est-il possible d'avoir encore des secrets ? La tentation est de céder à cet impératif de la transparence la plus totale. Même au sein des couples, aucune zone d'ombre ne peut subsister face à ce besoin viscéral et pervers du *je dois tout savoir de toi*, allant jusqu'au partage de sa localisation, de ses identifiants et de ses mots de passe... Ici pourrait très bien débiter une enquête policière.

Il y a des secrets qui blessent... Une fois la vérité révélée, Œdipe est incriminé. Des choses que l'on aurait préféré garder pour soi, comme les dîners secrets de la Macronie et du RN chez Thierry Solère – pour n'en citer qu'un seul. Dans un article de juillet 2024, alors en plein cœur des élections législatives, le journal *Libération*¹ révèle au grand jour cette pactisation avec l'extrême droite. Mais l'histoire va plus loin ! Dans un article du *Journal du Dimanche*², publié le 7 septembre 2024, un « deal secret » entre Marine Le Pen et Emmanuel Macron aurait été établi pour le choix d'un Premier ministre, suite aux caprices de la fille de Jean-Marie Le Pen. Xavier Bertrand *out*, Michel Barnier *in*, ce dernier adoubé par l'ancienne présidente du RN. Un secret pas si bien gardé qui fait tache pour notre cher Président de la République, alors même qu'il s'est toujours positionné comme principale force d'opposition à l'extrême droite lors des élections présidentielles... ~~oups, je me suis égaré!~~

.... Mystère et boule de gomme !

(1) Léger, L., Chaffanjon, C., & Massol, N. (2024, 9 juillet). Chez Thierry Solère, les dîners secrets de la macronie et du RN. *Libération*.

(2) Torres, J. (2024, 8 septembre). EXCLUSIF - Les coulisses du deal secret entre Macron et Le Pen pour la nomination de Barnier à Matignon. *Le Jdd*.

Méline TORNOR



QUI ÉTAIT « MONSIEUR X » ?

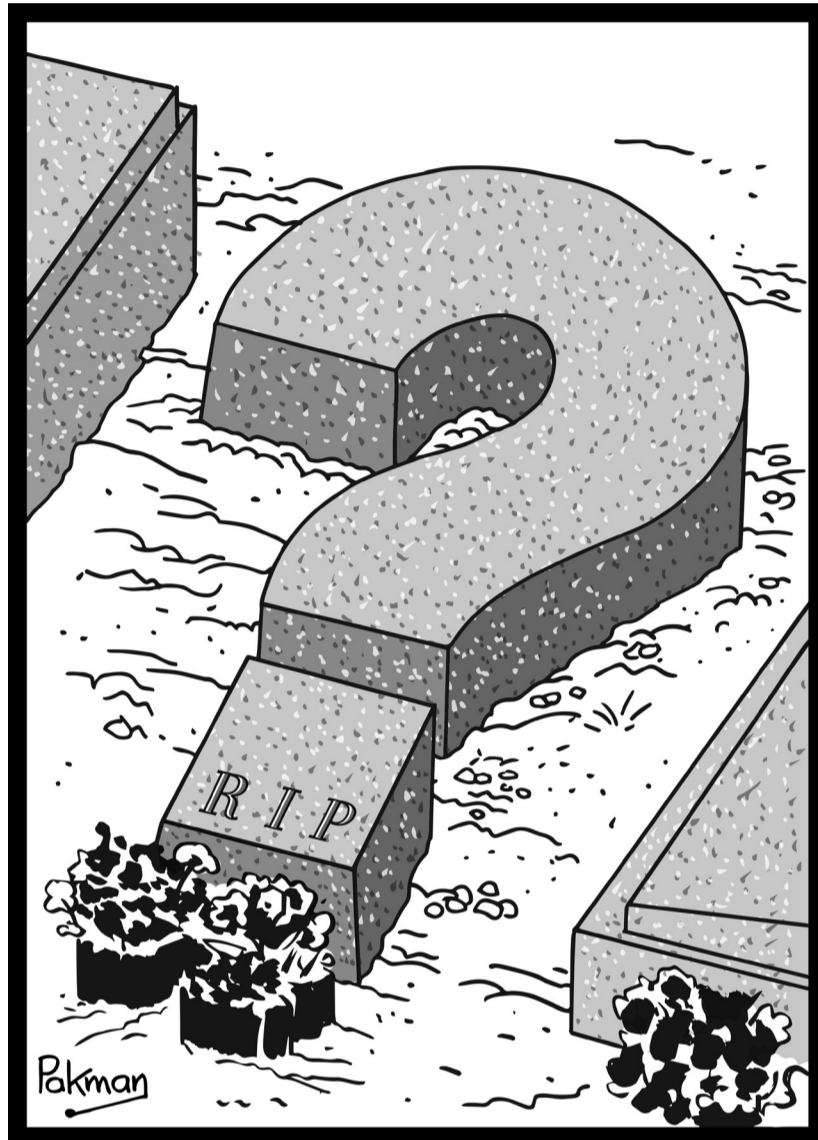
André LABARTHE

Tous les samedis entre 1997 et 2015, sur les ondes de France Inter, un mystérieux « Monsieur X » nous a raconté une autre vérité historique. Il était très bien informé, mais qui était-il vraiment ?

« C'est un homme sans nom. X. Appelons-le ainsi : Monsieur X¹ ». La voix de Patrick Pesnot résonne sur France Inter, il est 13h15 en ce samedi 4 janvier 1997. Le présentateur ne le sait pas encore mais son émission *Rendez-vous avec X* sera la référence d'un nouveau genre : le cold-case radiophonique. À la mort du journaliste, en 2023, les hommages sont unanimes. En synthétisant de manière remarquable des sujets de géopolitique, d'histoire, de renseignement ou de défense, l'air faussement naïf de Patrick Pesnot et le ton flegmatique de son interlocuteur anonyme initieront bien des siestes d'enfants insouciantes sur les banquettes arrière des Renault 19. En trois quarts d'heure ce mystérieux Monsieur X, dont la voix est interprétée par un comédien², nous fait voyager dans un monde où « les preuves sont difficiles à apporter », de « l'autre côté des choses »³. Mais pour en arriver là, il a dû « dissimuler bien des lâchetés, bien des secrets, pas très propres ». Et il n'était pas le seul. « Je connais beaucoup de gens qui ont envie que l'on sache enfin la vérité, et qui m'ont fait beaucoup de confidences. Parce qu'ils avaient confiance en moi, parce qu'ils savaient qui j'ai été et ce que j'ai fait⁴ ». Mais qui était-il et qu'a-t-il fait, au juste ? « N'allons pas trop vite », comme il avait l'habitude de dire.

Tout semble avoir commencé en 1981. À cette époque, Patrick Pesnot préparait un documentaire sur l'armistice de 1940 avec Philippe Alfonsi, son complice de toujours. Fréquentant régulièrement la bibliothèque de l'Arsenal (spécialisée dans les affaires étrangères), il semble qu'il y aurait rencontré Monsieur X. C'est de là que serait née une première version éphémère de l'émission⁵. Pesnot raconte la suite dans un entretien : « En 1996, j'ai eu envie de refaire de la radio. Je l'ai fait savoir au directeur des programmes de France Inter, un type formidable, Jacques Santamaria, devenu depuis un scénariste de talent. Presque instantanément, il me dit " je voudrais que vous refassiez cette émission de 1981 "»⁶. Christilla Huillard-Kann, arrivée depuis peu à France Inter à l'époque, raconte le moment où Jacques Santamaria lui a proposé de rejoindre l'aventure. « Je me souviens avoir demandé " C'est qui Monsieur X ? ", il m'a répondu " Voyez ça avec Patrick Pesnot, de toute façon est-ce vraiment nécessaire de savoir qui c'est ? "»⁷.

La jeune chargée de production devient la collaboratrice principale du présentateur, elle découvre quelqu'un « d'extrêmement sympathique, brillant, modeste et très travailleur [...] Dans tout le travail de recherche qu'il faisait, il avait vraiment le souci du public ». Concerné par son auditoire, Patrick Pesnot était aussi attaché au travail en coopération. Christilla Huillard-Kann décrit un homme « généreux de partager ses trouvailles et généreux d'écouter ce que peut en penser l'autre. Il y avait un échange, même si à côté de ça il travaillait dans son coin ». D'ailleurs, à la manière d'un service clandestin cloisonné, toutes les émissions étaient enregistrées à l'extérieur de la maison de la radio. « Parce que quand on a un concept comme ça il faut le mener jusqu'au bout ! », commente Mme Huillard-Kann. Et c'est ce que Patrick Pesnot a fait. À la fin du dernier des 765 épisodes (*Un État palestinien peut-il encore exister ?*), le présentateur joue avec les nerfs de celles et ceux qui attendaient la grande révélation finale. « Me faut-il reconnaître, pour reprendre la citation aussi célèbre qu'improbable du grand Flaubert, que "Monsieur X, c'est moi" ?⁸ ».



« Je connais beaucoup de gens qui ont envie que l'on sache enfin la vérité »

Monsieur X

La question se pose : Patrick Pesnot se serait-il servi de son émission pour exposer ses propres enquêtes ? Le personnage de Monsieur X pourrait être un personnage complètement fictif incarnant son plus fidèle acolyte, Philippe Alfonsi. Les deux compères, à force de recherches acharnées, auraient pu se retrouver avec une matière trop sensible sur les bras et des sources qui devaient être particulièrement protégées. On les imagine élaborer minutieusement ce joli stratagème pour exploiter ces informations et noyer toutes leurs sources en un seul personnage. Beaucoup des premiers épisodes concernent d'ailleurs la Seconde Guerre mondiale et ses suites (*Le réseau Prosper, La 5ème colonne, Le réseau Odessa*, etc.), des sujets qui gravitent autour de leur documentaire commun *L'Armistice de juin 1940*. Quant aux tout autant nombreux épisodes sur la guerre d'Algérie (*La Main Rouge, L'affaire du bazooka, La bleuïte*, etc.), ils s'étaient aussi intéressés à la question, réalisant notamment la série documentaire *Les années algériennes* avec l'historien Benjamin Stora.

Cette thèse tiendrait la route à elle seule si l'émission se contentait d'aborder les périodes historiques de prédilection des deux journalistes. Or, pendant les années de diffusion de *Rendez-vous avec X*, le monde brûle sur les cendres de la guerre froide : l'Algérie est en pleine guerre civile, les Balkans s'embrasent, l'Afghanistan devient le creuset du terrorisme international, la guerre économique s'intensifie, l'affaire Elf explose, la Palestine continue de rétrécir comme peau de chagrin, la

Françafrique n'en finit pas de mourir pendant que les États-Unis se prennent pour le gendarme du monde, les tours tombent, l'Irak aussi, etc., etc. Et au milieu de ce chaos permanent, l'émission ne s'interdit aucun sujet, au contraire. Comment Monsieur X pouvait-il être si à l'aise sur tous ces sujets à la fois ? Une des hypothèses fréquemment mentionnées est celle mettant Pierre Péan dans la peau de Monsieur X. Ce grand journaliste d'investigation, spécialiste notamment des réseaux occultes de la Françafrique, pourrait en avoir profité pour partager ses éclairages. Pierre Péan serait tout autant légitime à cette place que de nombreux et nombreuses autres journalistes spécialisé.e.s très souvent cité.e.s dans la bibliographie de l'émission et qui pourraient, en tant que groupe, incarner l'interlocuteur anonyme.

Mais encore une fois, cela ne suffirait pas à résumer ce mystérieux Monsieur X. Car certaines informations de l'émission relatives aux services spéciaux sont complètement inédites (*1988, la grotte d'Ouvéa* ou l'épisode sur le *Rainbow Warrior*,

(1) Extraits de l'émission *Rendez-vous avec X*, Patrick Pesnot, France Inter (1997-2015).

(2) Patrick Pesnot, *le journaliste et ancien producteur de l'émission « Rendez-vous avec X », est mort*, Le Monde (2023).

(3) Extraits de l'émission *Rendez-vous avec X*, Patrick Pesnot, France Inter (1997-2015).

(4) *Ibid.*

(5) *Ici Pierre Desgraupes*, Patrick Pesnot, Philippe Alfonsi, Pierre Desgraupes, France Télévisions (1981).

(6) *La fabrique de « Rendez-vous avec X »*, Patrick Pesnot, Yannick Dehée, Le Temps des Médias (2011).

(7) Entretien téléphonique (2024).

(8) Extraits de l'émission *Rendez-vous avec X*, Patrick Pesnot, France Inter (1997-2015).

entre autres). Dans une interview-hommage de l'INA⁹ l'infatigable Rebecca Denantes, qui a repris le flambeau de Christilla Huillard-Kann en 2001 comme chargée de production de l'émission, révèle que parmi les sources de l'émission il y avait « deux ou trois anciens gars des services ». Lorsqu'elle mentionne un « ancien agent de la DGSE [...] qui avait suivi Al-Qaïda, qui avait fait pas mal de voyages au Pakistan dans les années 2000 », on ne peut s'empêcher de penser à Alain Chouet. Cet ancien officier de renseignement, spécialiste notamment de la genèse et de la prolifération du terrorisme islamiste, est régulièrement invité sur les plateaux télé pour faire la promotion de ses livres.

Aussi confortable avec les journalistes qu'avec l'idée de faire des révélations, il aurait pu être la source de plusieurs épisodes particulièrement instructifs tels que *Al Qaïda implanté au Sahara* ou *L'assassinat de Wissam Al-Hassan*.

« Derrière la figure de Monsieur X, il y a un travail collectif »

Christilla Huillard-Kann

Enfin il manque une dernière pièce à ce puzzle. En effet, dans les premières années de l'émission, Monsieur X raconte certains événements à la première personne (*Opération Timsilt, Le complot du plan bleu*). Il mentionne aussi des individus qu'il a personnellement côtoyés, notamment Allen Dulles (ancien directeur de la CIA) ou le colonel Passy (créateur des services spéciaux français modernes). De plus, Patrick Pesnot en rajoute parfois en personnifiant son interlocuteur : « Je vous rappelle uniquement ce qu'il m'a permis de vous révéler. Sa mère, ou son père, était russe. Il a travaillé officiellement, ou officieusement, pour les

services de renseignement de notre pays. Au plus haut niveau. Enfin dans les années 50 il a exercé une fonction électorale à l'assemblée nationale ou au Sénat¹⁰ ». Mais de son côté, Christilla Huillard-Kann nous rappelle que « Derrière la figure de Monsieur X, il y a un travail collectif. Autour de Patrick Pesnot, Rebecca Denantes ou moi les premières années - en tant qu'attachées de production - mais aussi d'autres sources, tel que des journalistes, magistrat.e.s ou témoins des affaires traitées. Chacun.e avec sa part de vérité ». Malgré cette voix de la raison, difficile de résister à l'envie de personnifier Monsieur X. Au fil de nos recherches, nous avons repéré une personnalité, publique mais discrète, qui a véritablement existé et dont le destin romanesque correspond sans faute à ce que Monsieur X nous a raconté de sa vie pendant les dix-huit années de l'émission.

C'est l'histoire bien réelle d'un enfant perspicace qui grandit dans une famille russe, réfugiée en France. Un adolescent fougueux qui s'enrôle sans retenue dans la clandestinité de la résistance. Un diplômé brillant que sa vivacité d'esprit mène rapidement à arpenter les allées et les contre-allées du pouvoir. Un travailleur acharné qui se retrouve propulsé comme témoin privilégié des débuts de la guerre froide. Un jeune homme qui, pour le goût de l'analyse géostratégique, parcourt le monde à la recherche de mentors. Un analyste doué qui est rappelé à Paris pour de secrètes responsabilités exécutives dans une période sordide, à laquelle il regrettera toute sa vie d'avoir activement participé. Un homme de l'ombre expérimenté qui s'applique à protéger ses supérieurs tant par le levier sécuritaire que par celui de la manipulation idéologique, quitte à trahir ses convictions. Un écrivain joueur, grand adepte du « mentir-vrai » qui a conté plus d'une fois sa propre histoire mais toujours de manière à ce qu'il soit

difficile de démêler les faits de la fiction. Un agent à la retraite qui cultive ses amitiés professionnelles à travers le monde, parfois dans un rôle d'émissaire, souvent dans un but de mémoire. Un vieux monsieur encore très actif, qui est finalement mis en terre pendant la dernière saison du programme radiophonique de Patrick Pesnot. Cet homme... C'était Monsieur X. Pour conclure, rien de mieux que les derniers mots de l'émission prononcés par Patrick Pesnot : « je m'en vais donc, au moins provisoirement, en gardant mes secrets. Mais je suis certain que les plus sagaces d'entre vous ont déjà leur petite idée¹¹ ».

P.-S. : Dans l'un des épisodes traitant de la Seconde Guerre mondiale (*Muselier, conjuration contre de Gaulle*), un personnage singulier intervient. « Un type turbulent un peu touche à tout, militant anti-fasciste de la première heure¹² », un ingénieur communiste qui se transforme en journaliste, farouchement opposé au général de Gaulle. Cet homme s'appelle André Labarthe.

Quelques années avant sa mort en 1967, dans un film documentaire où il jouait mystérieusement son propre rôle, il a tenu cette réplique¹³ : « Vous savez, ça n'a aucune importance. Qui vous êtes ? Qui je suis ? Tout ça n'a aucune importance. »

(9) Dans les coulisses de « Rendez-vous avec X », l'émission de radio culte de Patrick Pesnot, Florence Dartois, L'INA éclaire l'actu (2023).

(10) Extraits de l'émission *Rendez-vous avec X*, Patrick Pesnot, France Inter (1997-2015).

(11) Extraits de l'émission *Rendez-vous avec X*, Patrick Pesnot, France Inter (1997-2015).

(12) *Ibid.*

(13) *La vie commence demain*, Nicole Védres (1949).

OÙ EST LE CORPS DE PAPADOPOULOS ?

Gabriel BLONDEAU

En 2010, le corps de l'ancien président chypriote Tassos Papadopoulos est volé de sa tombe. Cet acte macabre relève d'un plan criminel où rançon et désespoir s'entremêlent. L'enquête révèle les fractures et les divisions au sein de la société chypriote.



Fin décembre 2010, en banlieue de Nicosie, aux aurores de la journée. Il fait un froid de loup, un vent pénétrant en plus d'une pluie battante ; un climat d'apocalypse. Malgré le bon vivre de l'île, le froid se fait ressentir plus durement, et il tombe des trombes de pluie. Deux compères se laissent glisser le long du mur du cimetière d'Agios Nikolaos. Le mur en pierres irrégulières et grossières n'est pas très élevé, ils se font la courte échelle et passent de l'autre côté. Ils passent d'une rangée à l'autre, un but précis en tête. Enfin la date qu'ils cherchaient apparaît : le 12 décembre de l'année dernière. Le macchabée est mort il y a un an ; le service commémorant sa mort doit se tenir la journée même et les compères doivent agir vite. Une

longue dalle en marbre recouvre la tombe. Un air de malaise plane et l'atmosphère lugubre accompagne les chemins sinueux de l'âme empruntés ce matin-là. L'homme qui a repéré la tombe fait signe à son complice. Ils l'encerclent, la contemplent, et puis ils repartent vers le mur du cimetière. Là, ils ont caché une pioche et une pelle. Ils reviennent vers la tombe et tentent de la soulever. La dalle fait environ 250 kilos, et semble ne pas vouloir céder à la volonté des malfrats ; la mission paraît vouée à l'échec, rencontrant la résistance du sacré. Cependant, plusieurs heures plus tard, les hommes repartent d'où ils sont venus, saupoudrant de craie leurs traces, un camion les réceptionnant ainsi que le lourd colis qu'ils transportent. La

tombe est ouverte et le cercueil vide. Le corps du Président Chypriote Tassos Papadopoulos a été volé.

Il fait bon vivre à Chypre : cette île si souvent conquise que les ardeurs et tempéraments s'enflamment surtout concernant la bonne manière de cuire le hellim, ou combien de gousses d'ail dans le tzatziki. Il fait bon vivre : le temps passe différemment ; c'était un Chypriote qui m'avait expliqué son utopie «*fish, sleep, ouzo, repeat*». Mais sous ce flegme méditerranéen, parmi les nombreuses siestes sous les bougainvilliers en bord de mer, Chypre reste un territoire divisé.

Chypre, fracturée depuis l'intervention turque de 1974, reste aujourd'hui scindée en deux. Chypre

Nord, sous occupation turque, et Chypre Sud qui accueille le gouvernement reconnu aujourd'hui en droit international. La « ligne verte », surveillée par l'ONU, garantit la séparation des deux territoires. Chaque côté de l'île revendique un droit d'exister, et le « *Cyprus problem* », si enchevêtré et d'une complexité folle, est tel qu'un simple hochement léger de la tête suffit pour signifier les dimensions irréconciliables du problème. L'un des moments clés les plus cruciaux fut le référendum de 2004 posé à la population chypriote concernant la possible adoption du Plan Annan. Il s'agissait de l'aboutissement de longues négociations entre les deux autorités, et la dernière version d'un plan visant la réunification de l'île proposé par les Nations Unies. Les parties étaient arrivées à un consensus après des décennies ponctuées par une violence intergénérationnelle et des haines historiques. L'adhésion de Chypre nord remportée, il ne manquait plus que l'accord de la Chypre sud.

En 2003, Tassos Papadopoulos est élu président de Chypre. Nationaliste radical, il commence par combattre dans sa jeunesse

(1) L'équivalent chypriote et grec du pastis.

contre le règne colonial impérialiste anglais dans les maquis chypriotes, au sein de l'EOKA². Après la guerre, il gravit rapidement les rangs de la politique : secrétaire général d'EOKA, ministre du Travail, puis des Finances, pour devenir ensuite une figure incontournable de la politique chypriote. Il mène campagne en 2003 en promettant de porter les intérêts des chypriotes grecs dans les négociations à venir avec les Nations Unies. Le Plan Annan, alors prenant corps et menaçant de devenir une réalité, Papadopoulos décide d'agir et demande à faire une allocution en direct à la télévision.

Vers 19 heures, dans Chypre Sud, les trois chaînes sont interrompues et Papadopoulos apparaît à l'écran. Maudissant cette perspective de réunification, il supplie le peuple, les larmes aux yeux, de voter contre ce plan. Le jour du référendum passe et les résultats tombent. La population de Chypre Sud a voté à 75 % contre le Plan Annan, refusant la possibilité d'une paix durable. Papadopoulos, source principale d'influence du refus, en sort vainqueur pyrrhique. Nicosie, encore aujourd'hui, reste la seule capitale européenne encore divisée. Papadopoulos brigue un deuxième mandat en 2008 mais échoue à convaincre, et meurt le 12 décembre 2009 d'un cancer du poumon. Moins d'un an plus tard, son cadavre est dérobé.

Un ancien aide de Papadopoulos vient se recueillir sur la tombe de son ancien patron pour y déposer un cierge avant le service de commémoration. Arrivant tôt au cimetière afin d'échapper aux endeuillés, il s'arrête net devant la

tombe : la dalle n'est plus là, le cercueil est ouvert et la scène, mouillée par la pluie de la nuit, paraît infernale. Il pense rêver, doit se recentrer et s'arrêter. Il compose un numéro, son téléphone sonne et l'information invraisemblable remonte le long chemin de la hiérarchie politique et se propage immédiatement : le corps du président à été volé !

L'île est en émoi, et la famille du Président en détresse. Pourquoi diable donc aller voler un cadavre ? La police lorsqu'elle examine la scène du crime conclut que la dalle qui recouvrait le cercueil pesait aux alentours de 250 kg mais constate l'absence totale de traces. La subtilisation, les moyens et les coupables dans l'affaire du cadavre de Papadopoulos restent un mystère complet.

En parallèle de cette affaire, un autre personnage fait parler de lui : Antonis Prokopiou Kitas, un des détenus les plus connus à Chypre. Surnommé « Al Capone », cette parodie du parrain chypriote présente l'un des cas les plus burlesques du système carcéral chypriote. Condamné à perpétuité en 1994 après le viol et le meurtre de deux femmes, il parvient pourtant à s'évader le 12 décembre 2008, deux ans avant le vol du cadavre de Papadopoulos. Lors d'une visite à l'hôpital, suite à des problèmes de foie, un complice dispose une échelle contre la façade de l'hôpital, Kitas sort de sa fenêtre, et monte dans la voiture prête à le réceptionner sur le parking ; cette opération aura duré moins de cinq minutes. Alors commence une course poursuite effrénée à travers les rues escarpées et les grandes avenues de Nicosie.

Coups de feu et brûlures de pneus, la voiture en fuite s'écrase à un moment contre un poteau mais les policiers perdent quand même les bandits. Au milieu de cette cohue, le ministre de la Justice et le chef de la police se voient contraints de démissionner pour fautes graves et incompétence, les détails rocambolesques de l'évasion révélés par le *Cyprus Mail*.

Kitas, lui, toujours en cavale, réussit à s'évader, même sur une île où tout le monde se connaît. Sa cavale prend fin le 5 janvier 2009. Il sera arrêté alors qu'il rendait visite à son cousin à Paralimni.

De retour en 2010, Kitas est toujours sous les verrous purgeant sa peine, et Fotini Papadopoulos (la veuve du Président) reçoit un appel d'une voix au grec tremblant et incertain – « vous êtes bien Fotini Papadopoulos ? ». Se méfiant, Fotini prie sa fille de l'imiter pour répondre à l'interlocuteur mystérieux. La fille de Fotini va, petit à petit, commencer à soutirer des informations clés à l'appel masqué : il se révèle être Sabrijt Singh, et prétend connaître l'endroit où le cadavre de Papadopoulos a été emmené. Pressé par les questions de la fille, il raccroche. Vingt-quatre heures plus tard, il rappelle la maison. Plus prudente cette fois-ci, la fille de Fotini demande à Singh ce qu'il veut : Singh réclame 100 000 euros contre l'emplacement du cadavre. Il révèle être l'un de ceux ayant perpétré le forfait. Il se dit complice d'un certain Mamas Kitas, et surtout d'Antonis Kitas. Singh qui aurait été payé 200 euros par les deux frères pour le vol, à en tête de trahir ses deux complices pour la récompense entière. Singh

révèle l'emplacement de Papadopoulos : au cimetière avoisinant Strovolos dans une tombe fraîche, marquée à la date du 4 avril 2008. Les policiers s'y engagent et trouvent la tombe. Ils la déterrent, ouvrent le cercueil et malgré l'année de décomposition, il est immédiatement évident que ça n'est pas Papadopoulos. Singh les aura-t-il bernés ? Essaie-t-il de gagner du temps ? Singh rappelle et admet qu'il s'était tout simplement trompé de date. Le cadavre est enfin retrouvé sous la pierre marquée par le 4 avril 2009. Singh et Mamas seront inculpés et leurs témoignages aggravent le cas de Kitas. Ils dévoilent aussi la raison derrière l'enlèvement du corps : en échange d'une réduction de sa peine, Kitas s'imaginait demander une rançon pour le corps du Président. L'imaginaire faisant de Kitas un Al Capone s'effondre pour ne laisser en vue qu'un meurtrier sordide et stupide.

Le secret politique provoque de nombreux fantasmes. Les coïncidences qui entourent l'affaire du vol du corps de Papadopoulos sont-elles symptomatiques d'un vaste empire criminel qui aurait choisi Kitas comme bouc émissaire ? Ou Kitas ne serait-il pas tout simplement un faux gangster, souffrant d'une folie des grandeurs ? Le fantasme d'une conspiration ne masque-t-il pas plutôt un service de police incompetent, voire corrompu ? Le secret révélé éclaire mais de manière fragmentée.

(2) Une milice paramilitaire anticommuniste pro-grecque combattant pour le rattachement de Chypre à la Grèce.

LA CICATRICE SILENCIEUSE DES AVORTEMENTS ET STÉRILISATIONS FORCÉS À LA RÉUNION

Anne BESSE

Dans les années 1960 et 1970, des milliers de femmes réunionnaises ont subi des avortements et stérilisations forcés, souvent à leur insu. Une page sombre de l'histoire de la Réunion où le corps des femmes devient terrain d'abus et de contrôle.

Chaque visite de mes parents à Paris s'accompagne inévitablement d'une halte à la librairie Gibert Joseph sur le boulevard Saint-Michel. Mon père se plonge dans les piles de livres dédiés à la photographie et ma mère navigue entre les étagères en quête de son prochain mystère policier. Quant à moi, je m'égare souvent dans la section des sciences humaines au troisième étage. Passionnée de féminisme et de philosophie décoloniale, je regarde chaque livre, à la recherche du sujet qui capte mon attention. C'est au détour d'une allée que je découvre un ouvrage de Françoise Vergès : *Le Ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme* (2017). La quatrième de couverture dévoile une page sombre et méconnue de l'histoire, évoquant des milliers d'avortements et de stérilisations forcés à la Réunion dans les années 1960 et 1970, une époque où ces pratiques étaient pourtant criminalisées en métropole.

Stupéfaite, je me demande comment un tel scandale a pu échapper à ma connaissance. Retrouvant ma mère et présentant ma trouvaille, nous partageons la même surprise : comment une histoire aussi révoltante a-t-elle pu rester dans l'ombre sur plusieurs générations ? Et, plus intrigant encore, pourquoi le récit de ces injustices a-t-il été enveloppé dans le silence et le secret ?

Les ombres de La Réunion : des souffrances révélées

Juin 1970 marque un tournant décisif dans l'histoire médicale de la Réunion. Une jeune fille de dix-sept ans dans le village de Trois-Bassins est diagnostiquée par le docteur Roger Serveaux avec une hémorragie, résultat d'un avortement et un curetage¹. Un trafic scandaleux venait d'être révélé : des femmes, sans leur consentement, ni même leur connaissance, se voient

retirer le droit à la maternité, subissant des avortements et des stérilisations forcés dans la clinique du docteur Moreau à Saint-Benoît depuis le début des années 1960. Ces accusations n'étaient pas nouvelles. Les premiers échos de ces pratiques surgissent dès 1969 à travers des articles évoquant des épidémies d'avortements sur l'île. Le récit de ces actes, formellement condamnés en métropole, révèle une réalité brutale. Cet avortement n'est qu'un cas parmi des milliers estimés.

Cette découverte lève le voile sur d'autres témoignages, émergeant timidement. Des femmes brisent le silence et racontent leurs histoires, des récits de rendez-vous médicaux se transformant en cauchemar, où elles perdent une part d'elles-mêmes. Dans le documentaire de Jarmila Buzková², une femme alors enceinte de deux mois et diagnostiquée avec une appendicite, raconte être allée

voir le docteur David Moreau, chef de clinique. Ce dernier l'a envoyée à la clinique de Saint-Benoît pour se faire opérer par le docteur Ladjadj. Elle témoigne : « Au lieu de l'appendice, il a retiré mon enfant ! C'était un docteur criminel ». Une autre femme décrit : « On a fait avec moi comme avec un animal, ce qu'on a voulu, sans me consulter et sans consulter mon mari qui, depuis cette opération, est devenu grincheux et de mauvaise humeur ». Les différents journaux qui s'intéressent à l'affaire estiment que seulement pour l'année 1969, plus d'un millier d'interventions en gynécologie sont effectuées dans la clinique, dont 844 avortements (certains souhaités, d'autres non) et 524 curetages. Le registre de la clinique ayant disparu,

(1) Procédure médicale consistant à retirer du tissu de l'intérieur de l'utérus.

(2) Réalisatrice du documentaire « *Les 30 Courageuses de la Réunion, une affaire oubliée* » (2018).



les chiffres restent incertains. Les horreurs ne s'arrêtent pas là. Dans l'article « L'île du docteur Moreau », le *Nouvel Observateur* révèle qu'un dossier témoigne d'un cas où le fœtus a dû être découpé et extrait morceau par morceau.

Le scandale concerne aussi l'existence d'une fraude massive à la Sécurité sociale. Exploitant les bons AMG (Assistance Médicale Gratuite) destinés aux populations les plus défavorisées, les médecins impliqués parvenaient à se faire rembourser des avortements illégaux par la Sécurité sociale, enregistrant les interventions sous d'autres identités. Cette manipulation couplée au rythme soutenu des opérations, a rapidement enrichi les praticiens concernés, creusant ainsi le fossé entre éthique médicale et cupidité. Le ventre des femmes les plus précaires devient alors une source de capital.

1971, début du procès. Plusieurs médecins, dont Ladjadj et le chef de clinique, le docteur Moreau, sont inculpés. Trente femmes viennent témoigner, plus tard appelées les « trente courageuses ». Le verdict tombe : deux médecins sont condamnés à des peines de prison (maximum trois ans), les autres sont relaxés. Le docteur Moreau, qui prétendait ignorer les agissements au sein de sa clinique, est jugé civilement responsable, mais échappe à toute sanction pénale. Les victimes ne reçoivent pas de réparations et doivent rembourser leurs frais de justice. Seuls deux époux de plaignantes reçoivent des réparations pour la perte du fœtus.

Implication du gouvernement français : un malthusianisme néocolonial ?

Durant le procès, les médecins assurent avoir commis ces actes parce qu'ils avaient été encouragés à le faire par les représentants de

l'île et la sécurité sociale. Le docteur Ladjadj soutient même avoir reçu des instructions officielles, qui sont encore aujourd'hui introuvables. Il ira même jusqu'à dire qu'à aucun moment il ne ressentit de culpabilité, du fait d'avoir reçu des informations précises. Ces déclarations sans preuve, associées au contexte politique et social de l'époque, soulèvent des questions pertinentes sur la responsabilité du gouvernement français dans les souffrances endurées par les victimes de ces avortements et stérilisations forcés.

Avant de plonger dans une discussion éthique, politique et philosophique sur ces événements, il est crucial de comprendre le contexte démographique et social de La Réunion dans les années 1960 et 1970. À cette époque, une politique antinataliste est menée dans les pays d'Outre-mer. Cette campagne cherche à réduire la population locale en encourageant les femmes à faire moins d'enfants et à prendre une contraception. Le pouvoir avait convaincu la population locale, et en particulier les descendants de familles de colons blancs, que si La Réunion était pauvre, c'était la faute des femmes (racisées) les plus pauvres qui faisaient trop d'enfants. Au nom de la limitation d'une démographie « galopante », des slogans apparaissent dans la ville sur des panneaux publicitaires, comme « Un enfant ça va, deux ça va encore, trois : assez ça suffit ! ».

L'histoire de ces avortements forcés et des politiques contre les naissances s'inscrit dans un décor plus grand : celui du « développement ». Ce concept, forgé par le Nord visant le « Tiers-Monde », se retrouve vite indissociable de celui de « démographie ». Le discours d'une nécessaire transition démographique, enraciné dans des préjugés raciaux et socio-économiques, implique que les femmes, notamment celles des pays du Sud, freineraient le développement par leur fécondité élevée. En plus

de ralentir le développement, une forte natalité est présentée comme une menace à la sécurité mondiale. Cette rhétorique a pu contribuer à justifier localement des pratiques médicales abusives sous couvert de contrôle démographique. Ainsi, elle a légitimé un contrôle néocolonial de la métropole sur le corps des femmes. Ces blessures ouvertes témoignent des abus et injustices perpétrés sous le prétexte fallacieux de la modernisation et du progrès.

Corps marqués : le contrôle continu des femmes non-blanches

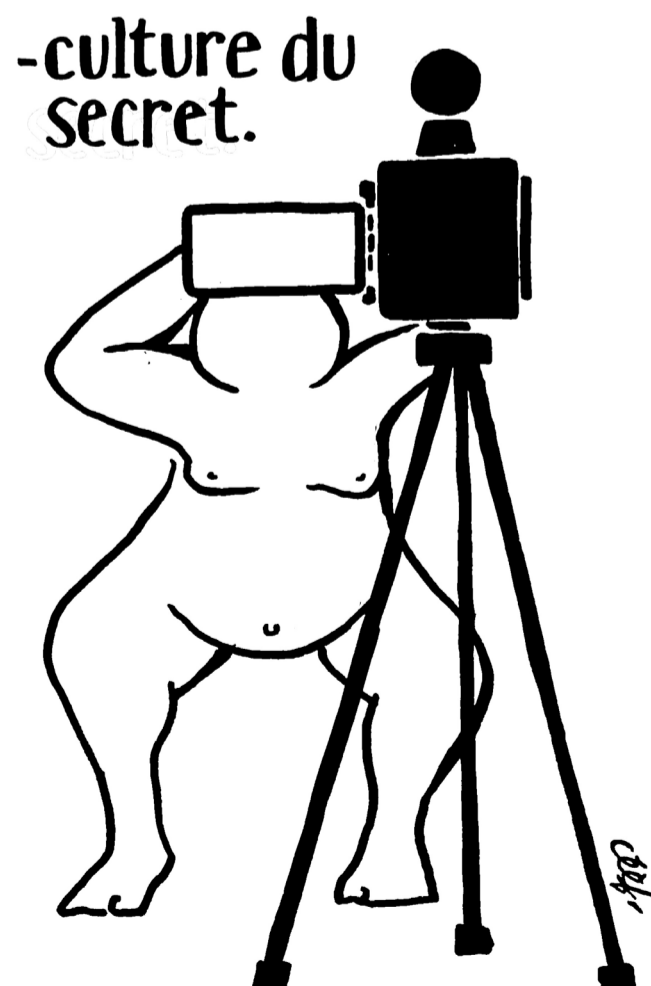
La politique de stérilisation et d'avortement forcés à La Réunion ne constitue pas un cas isolé, mais s'inscrit dans un schéma plus vaste de contrôle des corps des femmes non-blanches. Cela reflète des dynamiques politiques racistes, où le corps féminin devient un terrain de luttes de pouvoir et d'idéologies dominantes. Sous couvert de santé publique ou de nécessité socio-économique, le contrôle du corps des femmes non blanches s'opère dans l'ombre.

En 2020, la lanceuse d'alerte Dawn Wooten révélait que des femmes détenues subissaient des stérilisations forcées avec un taux élevé d'hystérectomies³ pratiquées sur des femmes immigrées détenues au centre de détention du comté d'Irwin en Géorgie, dont elle et d'autres ont suggéré qu'elles avaient été réalisées sans consentement éclairé. Ces révélations mettent en lumière la persistance de ces pratiques. À La Réunion, comme en Géorgie, ces pratiques ne sont pas seulement des vestiges du passé mais des reflets d'un système global qui continue de traiter les corps des femmes comme des espaces de domination. Aujourd'hui, ces interventions cachées persistent et démontrent une violence sexuelle,

sociale et raciale. Ce contrôle du corps des femmes se retrouve partout dans nos sociétés : quand certaines font face à des stérilisations forcées, d'autres doivent défendre pendant des heures leur choix de ne pas devenir mères devant un panel de médecins, majoritairement composé d'hommes, pour obtenir une ligature des trompes. Pendant que certaines femmes subissent des arrêts de grossesse sans consentement, l'accès à l'avortement est un privilège inégalement réparti, soulignant une fracture profonde dans ce que nous appelons les sociétés « développées ».

Alors que ces événements se déroulaient à la Réunion, les mouvements féministes en métropole, y compris le célèbre Mouvement de libération des femmes, pourtant réputé pour son radicalisme, son antiracisme et son anti-impérialisme, ont gardé un silence troublant. C'est pour cela que la notion d'intersectionnalité – qui reconnaît les différentes formes d'oppressions se combinent pour créer des injustices sociales complexes et se renforçant mutuellement – est essentielle pour lever le secret sur ces pratiques. En ignorant cette dimension, les luttes féministes manquent une partie cruciale du combat, réduisant l'importance de nombreuses voix. La reconnaissance de ces souffrances est un premier pas vers la guérison d'une communauté gardée trop longtemps sous silence. Le droit pour chaque femme de prendre des décisions libres et informées concernant son corps, et toutes les autres questions de justice reproductive sont au cœur de cette réflexion. Au-delà du scandale, ces événements nous poussent à mettre en question les structures de pouvoir et de contrôle, souvent invisibles, qui continuent de régir les corps féminins.

(3) Ablation chirurgicale de l'utérus.



LES SECRETS DU DEMY-MONDE

Carlotta PENQUER YALAMOW

« **Un film léger parlant de choses graves vaut mieux qu'un film grave parlant de choses légères.** »
Carnet de Jacques Demy, 16 juillet 1964

Contrairement aux *Parapluies de Cherbourg* (1964), *Les Demoiselles de Rochefort* (1967) et *Peau d'Âne* (1970) n'ont pas marqué l'imaginaire collectif pour leur gravité. Que retient-on fondamentalement de ces œuvres ? N'y aurait-il pas un quelconque sens caché, perdu entre les plans ? « En-chanté », le spectateur se persuade qu'il connaît cela par cœur, tandis que de menus détails ont peut-être échappé à sa compréhension et sensation générales – en toute modestie. Car ce qui interpelle, c'est la capacité du réalisateur à dépeindre une réalité sous-jacente parfois mortifère, à coup de féminicide et d'inceste, sans que personne ne s'en aperçoive véritablement. La magie opère, le merveilleux l'emporte sur le douloureux. En l'occurrence, Jacques Demy est un prestidigitateur hors pair, maître dans l'art de métamorphoser la gravité en légèreté, une idée développée par l'un des plus grands admirateurs de ses comédies musicales : Jean-Pierre Berthomé, auteur de *Jacques Demy et les racines du rêve*. Il révèle ainsi les moult subterfuges et détours empruntés par le cinéaste pour façonner à l'écran un monde réel imaginaire, extraordinaire et tragique à la fois. Doux paradoxe.

Tout est métamorphose, déguisement, camouflage chez Demy : à commencer par ses lieux de tournages. Villes portuaires, forêts, châteaux sont comme personnifiés, représentant des personnages à part entière, colorés et habillés de la même manière que les acteurs pour incarner leur rôle. Dans *Les Demoiselles de Rochefort*, Jacques Demy, avec l'aide de son décorateur Bernard Evein, va jusqu'à repeindre les bouches d'incendie et à éclairer les pavés afin de conférer à ces éléments urbains des plus communs une apparence merveilleuse, presque féerique. Tout devient jeu d'illusions où pourtant les vrais lieux de l'histoire s'incarnent à l'écran, confondant la fiction mais surtout, permettant un dialogue avec les paradigmes du monde réel. Mêlé à un monde imaginaire, ce dernier est alors questionné par Demy qui fait poindre par de menus mais nombreux détails la noirceur de certaines réalités. Construite de toute pièce par Demy, cette société a priori idéale est toujours rattrapée par l'expérience vécue : le personnage d'Yvonne (Danielle Darrieux) – affairé dans son restaurant situé sur la grande place où le monde ne cesse d'aller et venir en un flux continue de vie – le rappelle elle-même en chantant *La femme coupée en morceaux*,



lorsqu'elle apprend dans les nouvelles du jour de la presse locale qu'une ancienne danseuse, prénommée Pélagie Rosier, alias Lola Lola, a été découpée en morceaux par le sadique M. Dutrouz, un ami de « pépé » bien connu de la famille. On assiste ici à ce qu'on appelle aujourd'hui un féminicide, c'est-à-dire le meurtre d'une femme en raison de son genre. Soudainement, Rochefort apparaît non plus seulement comme la ville où l'on danse, mais également comme la ville où l'on tue, derrière toutes ses couleurs et animations, laissant un sentiment en demi-teinte renforcé par la présence policière nécessaire à l'enquête ; car, il faut dire que le meurtre et sa menace, au-delà du cas de Dutrouz, planent sur l'ensemble des habitants de la ville – ou, pour être exacte, sur les habitantes de la ville.

À l'instar des *Demoiselles de Rochefort*, *Peau d'Âne* est remémoré lui aussi comme un film haut en couleurs : l'âne banquier, des servants peints en rouge et bleu – même les chevaux n'y ont pas échappé –, une fée qui sait tout du futur, une rose qui parle, une vieille sorcière qui crache des crapauds. Grâce aux effets spéciaux utilisés notamment pour les robes, plus vraies que nature, Jacques Demy trompe le spectateur en créant à l'image cette fausse vraisemblance et le tient émerveillé, plongé dans l'univers du conte de Charles Perrault qu'il transpose à l'écran. Un univers qui s'avère très sombre, contrairement

à ce que laissent penser les apparences, et aujourd'hui bien connu pour traiter de ce désir consanguin, en particulier depuis les interprétations psychanalytiques de Bruno Bettelheim. Le Roi (Jean Marais), à la mort de sa Reine, à laquelle il a promis de n'épouser qu'une femme plus belle qu'elle, songe à se marier avec sa propre fille. Dans son adaptation, Jacques Demy interrompt à plusieurs reprises l'imaginaire originel du conte, notamment en créant le personnage de la marraine-fée des Lilas, incarnée non par hasard par la militante féministe Delphine Seyrig. Avec ses robes vaporeuses et en avance sur le temps de l'histoire racontée, sa capacité à planer littéralement au-dessus des autres protagonistes et sa connaissance aussi bien du passé que de l'avenir, elle se fait avant tout la protectrice des ardeurs condamnables du père de la princesse envers sa propre progéniture, contrainte de s'exiler alors pour échapper à cette convoitise incestueuse. La fée se met aussi à fredonner pour exprimer le fond de sa pensée : « Mon enfant, on n'épouse jamais ses parents » avant d'ajouter « on dit que, traditionnellement, des questions de culture et de législation décidèrent en leur temps qu'on ne mariait pas les filles avec leur papa. ». À l'instar de Charles Perrault bien avant lui, Demy aborde ici un sujet épineux, et ce de manière presque frontale, si cela n'avait pas été fait en chantant.

En 1970, Demy propose ainsi une version de ce conte insolente, pleine d'allusions secrètes, réservées aux âges mûrs, et de dialogues ambigus. On se souvient encore du Roi qui, réclamant conseil, se voit répondre par le vieux savant du royaume : « Il est écrit ici que toutes les petites filles à qui on pose la question "Avec qui veux-tu te marier quand tu seras plus grande ?" répondent inmanquablement : "Avec Papa". ». Tout en demeurant une histoire pour enfants, *Peau d'Âne* chez Demy a la particularité d'avoir su s'adresser à un large public, comme le cinéaste le souhaitait, et ce malgré ses parts d'ombre cachées. Mais tout comme *Les Demoiselles*, ce conte de fée est en demi-teinte, et ne rime pas qu'avec légèreté : « Je trouve au contraire que c'est très mystérieux, très profond, beaucoup moins pour les enfants même qu'on ne pourrait le croire. » s'esclaffait celle qui campe le rôle de la princesse, Catherine Deneuve, interviewée un an après la sortie de *Peau d'Âne*⁽¹⁾. Ce film réaffirme la morale du conte de Perrault qui condamne l'inceste, montrant que l'évolution des enfants vers l'âge adulte passe par le détachement vis-à-vis des parents ; et ce, à travers des moyens cinématographiques probants et des questions posées notamment sur la signification du verbe « aimer ». A travers le genre du conte, qui, ayant toujours mêlé merveilleux, morale et horreur, se prête parfaitement à l'examen des intrications les plus sordides de la psyché humaine, Jacques Demy souligne pleinement ces rapports criminels entretenus dans la société de son temps malgré leur prohibition, et l'omerta qui s'opère par conséquent. Au fond, tout le monde sait mais personne ne dit rien. Une triste vérité encore d'actualité.

Le Demy-monde n'est donc pas ce qu'il prétend être. Son univers a priori joyeux et naïf révèle un caractère désenchanté manifesté de manière subliminale. Derrière tous ces artifices se cache ainsi une réalité sombre et parfois cruelle, qui n'est autre que le reflet de la société conservatrice, sexiste et liberticide des années 1960. Un geste artistique pour l'époque plein de transgression, de puissance et d'intelligence, dont seul Demy avait le secret.

(1) Propos recueillis par Stéphanie Arc dans un article publié en ligne le 14 juin 2018 sur le site du journal du CNRS. Titre de l'article : « *Peau d'âne* », un archéologue chez Jacques Demy.

MAUVAIS GENRE

Clothilde ROQUES

OBSERVATION D'UNE GRAMMAIRE CULTURELLE DU SECRET

La grammaire n'a pas de secret lorsqu'il s'agit de ses règles. Cependant, la question du genre est bien plus subtile et changeante lorsque la culture, un courant de pensée, une idéologie, ou encore une vision poétique s'en mêlent. Le langage aurait ses raisons que la grammaire ignore, observons aujourd'hui le secret à travers ce biais culturel.

Le prologue de la pièce de théâtre *Juste la Fin du monde* (1990) de Jean-Luc Lagarce commence par cette confidence : « - Plus tard, l'année d'après - j'allais mourir à mon tour - j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai »

La préface de Jean-Pierre Sarrazac nous informe de la nature de cette lourde nouvelle : « Souvent un titre porte un secret, qui est celui de l'œuvre elle-même ; quelquefois ce secret est un message. Il peut même advenir que ce message s'avère intransmissible. » Etouffée par les secrets de famille, les détours de langage, les effusions en demi-teinte, la mort restera tout au long de la pièce un non-dit en surplomb, secret parmi les secrets.

Du secret de famille œdipien à la pièce de Lagarce, les secrets constituent une thématique, si ce n'est un terreau majeur de la littérature.

Si, culturellement, beaucoup de notions sont associées à un genre, le langage et la littérature moderne se sont également essayés à rapprocher le secret d'un il ou d'une elle. Quel est le résultat de cette recherche symbolique et identitaire ? Le dénouement serait contrasté. Tantôt inapproprié au genre féminin, tantôt se dérochant au masculin, observons quels traits de genre les auteurs donnent à ce concept, que ce soit dans ses origines, sa maîtrise, ou ses échappées

Le secret

Si, dans *Juste la fin du monde*, Louis ne parvient pas à dévoiler à sa famille le secret indicible de sa mort prochaine, il semblerait selon certains que d'autres n'aient pas la faculté d'en garder un. Jean de La Fontaine ne fait pas de détour pour associer cette inaptitude au genre féminin. En effet, dans les *Fables de La Fontaine* (1678), la sixième fable du livre VIII « Les Femmes et le Secret » débute en ces termes : « Rien ne pèse tant qu'un secret : Le porter loin est difficile aux dames ; »

Le fabuliste ne dissimule pas son ironie : le secret est un objet trop lourd à porter, laissons-le au sexe fort. L'idée qu'il serait dangereux de confier ses secrets à une femme place notre thématique sous la tutelle de l'homme, qui en posséderait mieux la maîtrise, le soin, la veille. Il semblerait d'autre part que la difficulté à garder des secrets pour une femme s'étende même aux siens, toujours selon l'un des auteurs les plus lus en France. En effet, près de deux siècles plus tard, dans la première partie de son essai



La secrète

Physiologie du mariage (1829), Balzac affirme : « En amour, toute âme mise à part, la femme est comme une lyre qui ne livre ses secrets qu'à celui qui sait bien en jouer ». Les romantiques se seraient-ils donc essayés à la lyre pour toucher au mystère féminin ? Il est vrai que la flûte de Pan n'a rien dévoilé de plus qu'un triste roseau.

L'apprentissage d'un solfège féminin serait donc suffisant pour que, comme Cerbère envoûté par Orphée, un femme ouvre la porte à tout ce qu'elle cache. Les secrets seraient en ce sens l'affaire des hommes, hermétiques, prudents, plus aptes à les maintenir dans l'ombre. Après tout, ne dit-on pas le secret ?

Ce dernier exemple illustre bien le paradoxe du secret, à la fois associé aux hommes car selon une pensée traditionnelle patriarcale, mieux gardé et entretenu par ces messieurs, et d'autre part essentielle à ce « mystère féminin » que beaucoup d'hommes de lettres ont tenté de percer, sans doute après l'avoir inventé. Cornons cette page de notre grand roman national.

La poésie offre à voir un florilège de textes évoquant ce mystère associé au genre féminin. Dans son poème *À Lydie*, Chateaubriand se demande : « Par quel enchantement ai-je pu te séduire ? » Le sentiment de la

femme semble si inexplicable que son origine paraît provenir d'un événement surnaturel et place ainsi la femme aimée sur un piédestal, comme détentrice d'un pouvoir fantastique. Nous retrouvons ce portrait merveilleux chez Agrippa d'Aubigné dans son poème « A l'éclair violent de ta face divine » : « Ton feu divin brûla mon essence mortelle », l'auteur apostrophe plus loin la femme aimée ainsi : « Déesse ». Cette *fin'amor* moderne encense la femme aimée, tout en l'entourant d'un mystère flottant, divin. A priori, la femme n'est pas simplement en possession d'un secret, celui-ci est dans sa chair.

Les secrètes

Cette énigme ne semble pas au gré de tous. Freud développe notamment cette idée dans *La Vie sexuelle* (écrit entre 1907 et 1931) : « Ce qui fonde la crainte c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle apparaît incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie ». Ce postulat est révélateur d'une pensée culturelle qui oscille entre le désir de vouloir percer à jour ce que le féminin a de secret, sans jamais réellement vouloir le connaître. Ces mots embrument le genre dans une espèce d'inaccessibilité. Le secret serait alors consubstantiel au genre féminin.

Charmeur et désirable, ce secret au féminin s'habille d'épines. Si le féminin incarne le secret, il représente l'inconnu, il devient source d'angoisse, et Freud est terrifié.

Ces mystérieux envoûtements féminins deviennent finalement moins ceux d'une fée que d'une sorcière. Que mijotent-elles dans leurs chaudrons magiques ? Des affaires de femmes... pour reprendre les mots du titre du film de Claude Chabrol. L'œuvre dépeint l'histoire des faiseuses d'anges pendant l'Occupation, et dévoile la face cachée d'une société qui maintient dans l'ombre la vie des femmes. Que se passe-t-il derrière la porte ? Peut-être ne fallait-il pas la fermer. Il se peut qu'au fond, ce mystère féminin enjolivé par certains auteurs masculins ne soit que le réenchantement d'une sinistre réalité : le secret féminin n'est pas une essence, c'est une contrainte. Une exclusion qui secrète des secrets. Une fonction et non une nature dans notre grammaire culturelle. De l'accouchement sous le secret (ou sous X) aux agressions maintenues dans l'ombre, ou aux tabous des cycles périodiques, culturellement, le secret relève à bien des égards d'un assujettissement de l'intimité féminine. (Il suffirait pourtant d'apprendre à jouer de la lyre...)

Secret comme solitude, ou silence, nul besoin d'une allitération pour cerner son genre. La langue tire son irrévérance.

PAYS BASQUE :

Alexis DUARTE

QUAND LES GAL SE SONT FAIT LA MALLE

En appeler à une politique de l'ombre chapeauté par l'État espagnol pour étouffer les indépendantistes basques : tel a été le projet des Grupos antiterroristas de liberación (GAL). Sur fond de terreur contre terreur, esquissons-en à grands traits un portrait-robot collectif.

Memoria eraikiz : GAL 1983. En français, « en construisant la mémoire ». Tel est le titre d'un documentaire sorti en salles l'an passé et réalisé par Maite Ibáñez sur le groupuscule espagnol. Voilà plus de quarante ans, en effet, que le Pays basque, sous administration espagnole comme française, porte les cicatrices d'une période singulière de son histoire récente, où les *Grupos antiterroristas de liberación* ont ouvert les vannes d'une répression sanglante. Cette violence, destinée à calmer brutalement l'ardeur nationaliste des membres de l'organisation armée ETA¹, s'était alors exercée par la terreur, la torture, les assassinats sommaires, sur le mode de la vengeance.

Comme un symptôme de la dureté des années de plomb, comme un retour en grâce des milices franquistes et de leurs supplices, la période d'activité des GAL (1983-1987) laisse derrière elle un enchevêtrement de secrets, de tactiques de l'ombre, d'agissements frauduleux ; et son *modus operandi* déploie les caractéristiques d'un anti-terrorisme qui ne dit pas son nom et qui prend toutes les formes d'un terrorisme d'État. Mais, s'ils voient le jour dans la péninsule ibérique, c'est pourtant au Nord que les GAL se feront fort de tuer, de meurtrir, d'abattre – de concert avec la police espagnole, la *Guardia Civil* et le CÉSID². Pour y voir plus clair, replaçons ces années-là dans leur contexte.

Pour dé-sanctuariser l'Éden

L'émergence des GAL, comme organe para-policière et para-militaire d'extrême droite, est encouragée par l'État espagnol et financée par des fonds détournés au début des années 1980. Pendant cette décennie, les escadrons de tortionnaires post-franquistes se sont octroyé plus d'une fois la liberté de franchir la ligne imaginaire que les États avaient tracée et plaquée sur la chaîne pyrénéenne. Ainsi, l'immense majorité des attentats commis par les GAL interviennent sur le sol français, sous l'impulsion de José Barrionuevo, le Ministre de l'Intérieur de l'époque (1982-1988). Le mot d'ordre de ces bataillons est clair : en finir avec la position de choix que représente le Pays basque nord, où les militants de l'ETA trouvent une base de repli pour préparer leurs attentats, dissimuler leurs armes et échapper à la traque espagnole.

L'idéal de tranquillité de cette zone, dans laquelle certains ont vu un véritable sanctuaire, tient pour beaucoup à la politique menée par l'État français, sous l'impulsion de François Mitterrand. En effet, ce dernier s'oppose d'abord à toute extradition de ressortissants espagnols qui auraient trouvé l'asile sur le territoire français, en assimilant les exilés de l'ETA à des réfugiés politiques. Au même moment, Gaston Defferre, Ministre de l'Intérieur sous Mitterrand (1981-1984) et lui-même ancien résistant sous l'Occupation, compare la lutte armée des militants de l'ETA à la résistance à l'occupant nazi³. En clair, la création des GAL résonne comme une réponse discrète mais meurtrière à l'absence d'entente entre les États espagnol et français, au sujet de l'extradition de ceux que le gouvernement espagnol qualifie de hors-la-loi fugitifs.

Toutefois, l'appui de l'Espagne à ces fameux groupes ne s'explique certainement pas qu'à partir de la crise diplomatique entre Paris et Madrid. À partir de 1984, les relations s'apaisent et l'on aboutit à un consensus, lors de l'accord de la Castellana en juin 1984, entre Barrionuevo et Defferre : le gouvernement français accorde l'extradition de trois *etarra*⁴ réfugiés en Pays basque nord, qui seront livrés à l'Espagne dans le courant de l'année. Pour autant, les exactions illégales du groupe para-militaire espagnol se poursuivent et s'intensifient, jusqu'à viser pêle-mêle coupables et innocents, citoyens espagnols et français.

L'anti-terrorisme de la terreur

Nous sommes à Hendaye, en décembre 1983. Un homme de

Ces quelques exemples témoignent du climat de terreur qui régnait en Pays basque nord, où la traque des *etarra* réfugiés n'avait de sens et de possibilité qu'au prix d'un recrutement de mercenaires, de milices illégales enrôlées par l'État espagnol pour faire régner l'ordre jusqu'en-dehors de ses propres frontières. S'il s'agit d'erreurs dans les cas précédents⁶, les GAL n'en sont pas moins parvenus aussi à viser juste et à éliminer certains militants de l'ETA qu'ils avaient bel et bien en ligne de mire – et qu'ils n'ont pas, par mégarde, pris pour d'autres⁷.

La guerre sale, c'est du propre !

Chercher à comprendre la raison d'être des GAL, c'est démêler le secret de l'*é-vident*, qui se donne à voir de soi-même. Les récentes révélations

locaux et la police¹⁰. Accusant l'État italien d'être à l'origine de l'attentat à la bombe survenu en 1969 à Milan, il formule alors les contours d'une définition qui semble encore valoir pour l'Espagne. En première instance, c'est au moins l'approche que l'on pourrait adopter pour dépasser la quotidienneté de la violence légitime wébérienne, au profit de la violence exceptionnelle du terrorisme d'État, notamment d'après G. Debord.

Dans le feu de l'action, sous le feu des mitrailles, certains médias ont même inscrit les années de sang des GAL dans l'héritage d'une autre expression. Celle-ci, encore riche de sens, achève de rendre une partie de son sens aux exactions commises par les brigades anti-terroristes pour réprimer les membres de l'ETA. Il s'agit de la « guerre sale » (*guerra sucia*). Lourde d'une histoire associée aux dictatures d'Amérique latine, l'expression fait résonner avec elle le bruit des armes et des chars déployés sous les régimes totalitaires d'Argentine, du Chili ou du Brésil dans les années 1960 et 1970, où la guerre avait ceci de « sale » qu'elle écrasait sans dialogue ni sommation les volontés contestataires de milliers d'hommes – qui étaient moins des soldats de profession que des citoyens révoltés. Les GAL contre l'ETA, un combat à armes égales ?

Violence légitime, terrorisme d'État, « guerre sale » : comment raconter aujourd'hui la mémoire des victimes des GAL, sans rouvrir trop brusquement les plaies vives et les cicatrices sanguinolentes qu'a imprimées derrière elle une politique espagnole du secret ? Comment conjuguer au présent, associées dans un perpétuel échange, une dialectique de l'aveu et une gymnastique du souvenir ? Voilà des interrogations qui restent ouvertes, aussi ouvertes que le sont les perspectives d'apaisement pour ceux qui œuvrent, en militant ou en fabriquant, à faire surgir des promesses pour un avenir de paix au Pays basque.



nationalité française est enlevé par des hommes menaçants et armés, chez lui, devant les yeux de sa femme. Les GAL ont mis la main sur un dangereux *etarra* : exfiltré en Espagne, interrogé, torturé, ce dernier aurait pu y rester. Mais on a fait fausse route : c'était Segundo Marey, simple musicien et représentant de commerce qu'on a confondu avec un *etarra* clandestin. Cette affaire, restée emblématique de la violence gratuite du commando armé, est passée à la postérité : on s'y réfère encore en droit comme au *caso Marey* – et les tortionnaires des GAL, auteurs de ce violent quiproquo, ont depuis été condamnés à des peines lourdes.

Quelques mois plus tard, en mars 1984, à Idox-Mendy, en Soule, un de nos escadrons de la mort abat Eugenio Gutiérrez Salazar (alias *El Tigre*), qui donnait bénévolement des cours de basque dans une ferme à des réfugiés du Sud. Même chose en novembre de la même année, à Biriadou : Christian Olaskoaga, âgé de vingt-deux ans, est tué, confondu par erreur. À Bayonne, en juin 1985 : les GAL tirent de sang froid sur deux citoyens français d'origine gitane, Émile Weiss et Claude Doerr, qui se rendaient à un tournoi de mus⁵.

apportées par le rapport de la CIA, en 2020, mettent en cause l'ex-Premier ministre espagnol Felipe González (1982-1996). Et Barrionuevo, de son côté, n'a que très récemment avoué, en 2022, son implication dans la mise en branle de ces groupes armés⁸. Pourtant, lorsque des comptes privés sont rendus publics, ce sont du même coup les rouages cachés de tout un mécanisme qui sont mis au jour, à la faveur d'une « violence légitime » dont l'État a le monopole, comme le rappelle justement M. Weber⁹. Pourtant, contrairement à une violence mise en place au quotidien par des organes policiers institués, la violence de groupuscules comme les GAL se démarque par son caractère exceptionnel et par le contexte d'urgence dans lequel sont conçus ces escadrons.

En clair, la violence légitime s'exerce chaque jour, tandis que le terrorisme d'État est ponctuel – et il doit s'entendre comme la réponse ultime à une crise dont on peine à se départir. Un tel concept s'ancrerait, en particulier, dans la remarque que fait G. Debord au début des années de plomb en Italie, où l'on voit s'exacerber les tensions entre les mouvements révolutionnaires

(1) *Euskadi Ta Askatasuna* (« Pays basque et liberté »). Organisation indépendantiste basque, créée en 1959 et auto-dissoute en 2018, à l'origine de dizaines d'attentats perpétrés entre les années 1970 et les années 2000.

(2) Sigle pour le *Centro Superior de Información de la Defensa*, l'agence de renseignements pilotée par l'État espagnol jusqu'en 2002, remplacée depuis par le *Centro Nacional de Inteligencia* (CNI).

(3) MORIZUR, François, « Entre incompréhension et intérêt national », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En ligne], n° 6, 2010, §30.

(4) Membres de l'organisation de lutte armée indépendantiste basque ETA.

(5) Jeu de cartes basque.

(6) On dénombre au total neuf morts sans aucun lien avec l'organisation indépendantiste. Voir l'article paru quelques jours après la mort de Segundo Marey dans *L'Humanité* le 15/08/2001.

(7) La liste serait longue ; on pourrait citer, parmi tant d'autres, l'assassinat de Xabier Galdeano Arana à Saint-Jean-de-Luz en mars 1985, qui était photographe pour le journal *Egin*, lié de près ou de loin à l'ETA.

(8) Dans une interview accordée à *El País* en novembre 2022 et rapportée par *Mediapart* dans un article du 15/11/2022, intitulé « Attentats antibasques : un ex-ministre de l'intérieur reconnaît la responsabilité de l'État espagnol ».

(9) WEBER, Max, *Le Savant et le Politique* [1919], trad. J. Freund, Paris, Union générale d'éditions, 1963, p. 86-87.

(10) DEBORD, Guy, dans *La véritable scission dans l'Internationale – Circulaire publique de l'Internationale situationniste* [1972], Paris, Arthème Fayard, 1998, p. 90.

DISOBEY:

Kaitlin WILLOUGHBY

A POLITICAL LESSON BEHIND THE SCENES OF SCIENCES PO

'Désobéir.' The most important political lesson studying at France's elite political science university taught me – My last day of studying at Sciences Po came quicker than I could have ever expected when I first embarked nervously and excitedly onto the Eurostar that started my study abroad year.

It felt as though I had just become comfortable with the constant buzz of the Sciences Po community, which is alive with intellectual curiosity, academic excellence and action that goes way beyond classroom learning, that suddenly it was all over. Surprisingly, despite having had the opportunity to take classes held by some of the best scholars and professionals in their respective careers, the most important lesson I learned whilst studying at Sciences Po was not in the classroom. It came from the corridors, from outside the buildings, from the posters scattered continuously all over the inside of the buildings. 'Disobey.'

The most important thing that Sciences Po, and that France could teach me, was not how to eloquently recite theorists in well-formed essays or how to make a fantastic *exposé* (although I have never done so many presentations in one year, ever!) The most important lesson

I learned was to resist, actively, if necessary, any and every injustice which you are a witness to. That is after all, the principle that underpins ideas of democracy and people power.

Another way to learn politics

It was a more important lesson than any on Hobbes or Kant or any great theorist, because what is the point of studying political theory if we do not apply our teachings when the actions of our elected representatives do not represent us? What is the point of learning about political manipulation and media framing if we do not recognise it when it occurs right before our eyes?

I was inspired by the relentless activism I've seen over the course of my time here, from blockades in protest of the university administration's handling of sexual violence, to the campaign of activism which followed the arrest of former Sciences Po

director Matthias Vicherat (which if I may hypothesize was in no small part why he stepped down.) Finally, and most recently, the tireless activism by the Comité Palestine de Sciences Po which has continued to protest against the administration's response to the genocide occurring in Gaza despite threats by the administration and the continuous use of armed police officers to break up their activities.

Theory and practice: an ode to disobedience

This matters more than any exam any of us have had to take for our classes, because it represents the internalisation of democratic ideas, not just the memorisation of theorists and their notable citations. My classes have encouraged my passion and widened my knowledge for the subject, they have developed skills that will no doubt help me in any future endeavours, but it is the student population that have taught me the most important lessons I

could have learned on politics.

After my last exam on Wednesday, I took myself to the Sciences Po librairie, and I pondered over which book to buy which would encapsulate everything I've learned over the course of my study abroad; something French, something to remember my time here by. I scoured the shelves, there was everything from the French Revolution, diplomacy, economics, but finally, I landed on a book entitled *Désobéir* by Frédéric Gros, a professor at Sciences Po. It is a book about social conformism and the idea of consent in relations between people and authority. It was perfect! If I have learned anything from my time here it is the importance to disobey, to resist, to hold those who represent us to account and stand up when they do not represent us. This is what I believe to be the French political spirit that permeates all areas of civil society, and it is the most important thing I will take away from my time here.

« DES ÉLECTIONS PAS SI DÉMOCRATIQUES »

Guélan ZAOUR

Alors qu'on imagine volontiers notre vie politique teintée de complots ou scandales en tout genre, un déséquilibre pourtant bien réel mais largement ignoré gangrène nos élections : le malapportionnement. Ce phénomène, qui fausse la représentativité des voix, demeure étrangement absent des débats publics. Comment expliquer qu'une telle injustice électorale perdure, alors que d'autres pays, comme les États-Unis, ont déjà entrepris de la corriger ?

Pensons un instant à un secret – pas si secret –, à un phénomène que personne ne tente de cacher mais qui existe, dont on ne parle pas et qui, pourtant, empoisonne nos élections législatives et départementales : le *malapportionnement*. Pardonnez ce barbarisme, mais il a le mérite d'indiquer le peu d'attention que les Français portent au phénomène qui se cache derrière ce mot. Le *malapportionnement* désigne des circonscriptions législatives dont les écarts démographiques (au sein d'un même département) sont si larges que le principe « une personne, une voix » est bafoué. Prenons un département de 100 000 habitants auquel on attribue deux circonscriptions. Si la population de la circonscription A est de 67 000 et que celle de la population B est de 33 000, alors les habitants de la population B ont un *pouvoir électoral* deux fois supérieur

à ceux de la circonscription A. Pour simplifier exagérément, imaginez que votre voisin ait le droit de voter deux fois lors d'une même élection.

Examinons l'étendue et les conséquences du problème de *malapportionnement* qui touche la France : comment les États-Unis ont-ils largement résolu ce problème tandis qu'en France, il peine encore à émerger en tant que problème public ? Décryptage.

Le malapportionnement aux États-Unis

Le *malapportionnement* est apparu sur le devant de la scène judiciaire américaine en 1946, lorsque la Cour Suprême des États-Unis a refusé de juger anticonstitutionnels les districts congressionaux (les circonscriptions législatives utilisées

pour élire les membres de la Chambre des Représentants) de l'Illinois. Kenneth Colegrave¹, l'universitaire qui avait porté plainte contre l'État de l'Illinois, estimait que les écarts de population entre les districts étaient trop importants pour garantir une compétition électorale juste. Si la décision de la Cour Suprême dans *Colegrave v. Green* n'a pas permis de venir à bout du *malapportionnement*, elle a eu le mérite de mettre en avant cet enjeu fondamental et de faire connaître son ampleur.

En 1962 la Cour Suprême, présidée par Earl Warren, est revenue sur cette décision et a affirmé que les questions relatives au découpage des districts électoraux pouvaient être entendues par les cours fédérales car le *malapportionnement* et le *gerrymandering* (découpage partisan des districts électoraux) ne respectent

pas l'*Equal Protection clause* du quatorzième amendement de la Constitution fédérale². Ces arrêts de la Cour Suprême ont permis de mettre fin à des situations absurdes. Dans le New Hampshire, par exemple, le village de Ellsworth, trois habitants, pouvait élire un membre de la chambre basse de la législature de l'État, autant que la ville de Bedford, 3 636 habitants. La constitution de l'Alabama prévoyait que chaque comté soit représenté par un sénateur, indépendamment de leur population. Le district le plus faiblement peuplé du Sénat de l'Utah comptait 165 habitants, tandis que son district le plus peuplé en comptait plus de 32 000.

Si la Cour Suprême a affirmé qu'il n'était pas constitutionnel de créer des districts avec des écarts de population

(1) « Colegrove v. Green. » Oyez, US Supreme Court Center.

(2) « Baker v. Carr. » Oyez, US Supreme Court Center.

trop importants, elle n'a jamais précisément expliqué ce que « trop importants » voulait dire. D'après ses différentes décisions dans des affaires de *malapportionment*, il semblerait que la déviation démographique maximale généralement tolérée soit d'environ 0.75% pour les districts congressionaux. Mais qu'est-ce que la déviation démographique ? C'est une manière de déterminer si l'écart démographique entre les districts électoraux est trop important. Le calcul est assez simple : ((district le plus peuplé dans une unité géographique donnée - district le moins peuplé) / population moyenne) x 100. Reprenons notre exemple d'un département de 100 000 habitants ayant une circonscription de 67 000 habitants et une autre de 33 000 : ((67 000 - 33 000) / 50 000) x 100 = 68.

Ce chiffre est assez logique ; la population de la circonscription A est de 34% supérieure à la moyenne et celle de la circonscription B est de 34% inférieure à la moyenne. On calcule la population moyenne en divisant la population totale du département ou de l'État par le nombre de circonscriptions électorales lui étant attribuées. Cette moyenne est ce que l'on appelle la population idéale, l'objectif étant que la population de chaque circonscription s'en rapproche le plus possible.

Aux États-Unis, les districts électoraux sont redessinés tous les dix ans, juste après le recensement ; une bonne façon de prendre en compte les changements démographiques. En France, rien n'oblige l'Assemblée nationale à redécouper les circonscriptions législatives ou les cantons. Et lorsqu'elle le fait, les critères utilisés ne sont pas suffisamment démocratiques. En 2011, par exemple, lors du redécoupage des circonscriptions pour l'élection de nos députés, la population des circonscriptions pouvaient être de 20% inférieure ou supérieure à la population moyenne³, un critère qui permet un écart démographique maximal de 40% contre 0,75% aux États-Unis pour les districts congressionaux (10% pour les districts législatifs).

Malapportionnement français des circonscriptions et des cantons

C'est en se plongeant dans les chiffres que l'on se rend compte de l'ampleur du problème démographique français. Les circonscriptions législatives n'ont été redécoupées que deux fois depuis 1958, en 1986 et en 2010. Dans les deux cas, les législateurs ont attendu que les écarts démographiques entre circonscriptions deviennent absolument insoutenables pour réajuster et redécouper les circonscriptions. En 2019, d'après l'INSEE⁴, la circonscription unique de Saint-Pierre-et-Miquelon était la moins peuplée du pays, avec 5 974 habitants, tandis que la 1ère circonscription des Français comptait 38,7 fois plus élevée.

En France métropolitaine, les écarts ne sont pas aussi importants mais sont suffisants pour nous permettre d'affirmer qu'il est déjà temps de relancer le pays dans une

nouvelle procédure de redécoupage. La 2ème circonscription du Cantal, forte de ses 62 753 habitants, est 2.7 fois moins peuplée que la 5ème circonscription de la Loire-Atlantique, 167 177 habitants. Même lorsque l'on s'intéresse aux écarts au sein de chaque département, on réalise qu'ils sont beaucoup trop élevés pour garantir des élections justes et démocratiques. En effet, si la déviation démographique d'une dizaine de départements est inférieure à 10%, elle est supérieure à 30% dans quinze autres. Pour rendre les choses plus claires, voici un tableau qui montre, dans ces départements, la population de la circonscription la moins peuplée et celle de la plus peuplée :

Population de la circonscription la moins et la plus peuplée des départements dont la déviation démographique dépasse ou égale 30%

Département	Circonscription la plus peuplée	Circonscription la moins peuplée	Déviation
Loire	147 358	96 122	40,15%
Haute-Garonne	163 019	107 801	39,44%
Moselle	139 534	97 488	36,16%
Val-de-Marne	150 155	105 052	35,26%
Hauts-de-Seine	145 588	102 217	34,71%
Haute-Savoie	157 498	110 173	34,70%
Vendée	155 626	108 635	34,28%
Loire-Atlantique	167 177	118 516	34,05%
Nord	144 800	103 361	33,36%
Essonne	149 214	98 881	32,32%
Gironde	157 527	114 053	32,13%
Guadeloupe	107 579	77 186	31,64%
Loiret	132 512	96 930	31,38%
Isère	145 424	106 226	30,84%
Maine-et-Loire	134 250	98 280	30,77%

La France a redécoupé ses circonscriptions législatives en 2010 sur la base du recensement de 2009. Si l'on compare l'écart démographique français (carte 1) à l'écart démographique des districts congressionaux aux États-Unis (carte 2) dix ans après leur redécoupage, on peut constater que les critères de redécoupage laxistes de la France en termes de redécoupage sont la source d'un important problème de *malapportionment* au bout de dix ans, un problème bien plus mesuré aux États-Unis. Ainsi, les États-Unis, en plus de leurs très stricts critères de redécoupage, ont l'obligation de redécouper l'ensemble des districts tous les dix ans, tandis que la France attend que la situation démographique soit suffisamment déséquilibrée pour menacer la légitimité de ses élections législatives.

Pourquoi un tel secret ?

La raison pour laquelle le phénomène du *malapportionment* a été pris au sérieux bien plus tôt aux États-Unis qu'en France se trouve probablement dans l'histoire. À partir de 1954⁵, les Américains se sont progressivement lancés dans une difficile étape de leur histoire : la *déségrégation*. Et s'il existait un domaine dans lequel la déségrégation était particulièrement urgente, c'était celui des élections. En effet, les États du Sud, dans lesquels une population noire importante vivait, avait mis en place dès la fin de la *Reconstruction* (1865-1876) des systèmes électoraux permettant, d'après les mots de John Cox lors de la convention constitutionnelle de l'Alabama de 1905, d'établir la « Suprématie blanche⁶ ». Et dans des États sudistes avec de larges minorités noires, cette suprématie ne pouvait être établie qu'en empêchant les citoyens noirs de voter, c'est-à-dire en mettant en place des règles électorales strictes, comme les tests d'aptitude à la lecture, le paiement d'un impôt particulier pour pouvoir voter ou bien un découpage des lignes électorales empêchant la création de districts dans lesquels les électeurs noirs étaient majoritaires. Ces mesures ont relégué les habitants noirs au rang de citoyens de seconde zone et ont, dans une grande majorité d'États sudistes, permis l'hégémonie d'un parti démocrate ségrégationniste et nostalgique de la Confédération. Jusque dans les années soixantes, la plupart des élections locales dans le Sud étaient décidées par une *primaire blanche*, c'est-à-dire l'élection primaire du parti démocrate.

Population noire dans les États du Sud profond en 1900 et en 2020⁷

État	Population noire en 1900	Population noire en 2020
Louisiane	47,1%	33,1%
Alabama	45,2%	29,8%
Mississippi	58,5%	37,9%
Géorgie	46,7%	33%
Caroline du Sud	58,4%	27,1%

C'est dans ces conditions que les arrêts historiques de la Cour Suprême dans les années soixante *Reynolds v. Sims* (1964), *Wesberry v. Sanders* (1964) et *Baker v. Carr* (1962) ont permis de mettre fin au *malapportionment*, un phénomène qui heurtait majoritairement les citoyens afro-américains au bénéfice de zones rurales blanches moins peuplées. C'est parce que les États-Unis ont fait face à des enjeux bien spécifiques que la question du *malapportionment* a été posée. Ce n'est pas seulement parce que le *malapportionment* était un phénomène antidémocratique que la Cour Suprême a décidé tant d'arrêts fondamentaux à ce sujet ; c'est aussi parce que c'était un phénomène qui heurtait notamment les intérêts des afro-américains, au cœur des tensions politiques des années soixantes en Amérique.

La comparaison entre la France et les États-Unis ne semble pas tenir la route compte tenu des différences historiques entre nos deux pays. Mais ce qui est sensé dans cette comparaison, c'est l'étude des solutions au *malapportionment* qui ont été trouvées aux États-Unis : garantir un découpage régulier des circonscriptions nationales et locales après chaque recensement ; mettre en place des critères de déviation démographique strictes. Mais avant de se pencher sur la question des solutions, le *malapportionment* doit devenir un véritable problème public, c'est-à-dire qu'il doit obtenir l'attention de l'opinion publique et du législateur. Jusqu'à présent, les absurdes écarts démographiques entre nos circonscriptions législatives sont restés un secret parce que le grand public n'a pas prêté attention à ce problème. Il n'existe pas de défenseur de ce secret qui fasse tout pour nous empêcher de nous y intéresser : peut-être est-ce notre propre désintérêt qui fait du *malapportionment* un mystère inétudié.

(3) De La Verpillière, Charles. "Rapport n°1949". *Assemblée Nationale*. (2009).

(4) L'ensemble des données utilisées dans ce chapitre proviennent de l'INSEE et de Dave's Redistricting App.

(5) C'est en 1954 avec à l'arrêt de la Cour Suprême *Brown v. Board of Education of Topeka* interdisant la ségrégation raciale dans les établissements scolaires publics, que naquit le mouvement pour les droits civiques menant au *Civil Rights Act* de 1964 et au *Voting Rights Act* de 1965.

(6) « Speech of Hon. John B. Knox, of Calhoun County, President of the Late Constitutional Convention of Alabama, in Closing the Campaign in Favor of Ratification, at Centreville, in Bibb County, Alabama, Nov. 9th, 1901. » Digital Archives of Alabama.

(7) « Historical Census Statistics on Population Totals By Race, 1790 to 1990, and By Hispanic Origin, 1970 to 1990, For The United States, Regions, Divisions, and States » by Campbell Gibson and Kay Jung, Internet Archives WayBack Machine.

L'ŒIL DU BLITZ

Jeanne-Constance VALLET

1979 : L'INVENTION DES NOUVEAUX ROMANTIQUES

Pendant la dernière semaine de septembre la Fashion Week a battu son plein à Paris, et que serait cet événement sans la tenue du défilé irrévérencieux « Punk Chic » de la maison Vivienne Westwood. Surnommée « l'enfant terrible de la mode », Vivienne Westwood, disparue en 2022, est, on le sait moins, une des héritières de l'éphémère Blitz Club. Plongée dans l'underground londonien des années 1970.

Pour se draper de nouveau romantisme aujourd'hui, il s'agit de suivre quelques règles simples : un corset victorien, des jupes bouffantes et superposées, des chaussures à plateforme, un nez poudré de blanc et un empilement de bijoux maximaliste. Mais avant l'enracinement de cette esthétique dans nos imaginaires, avant même Vivienne Westwood qui contribua à la rendre accessible au monde entier, il y a eu un club minuscule et éphémère comme l'éclair dont il porte le nom : un an et demi d'extravagance, de rébellion, de créativité et de fête qui ont suffi à bouleverser nos conceptions de la musique, de la fête et du style.

L'Hiver du mécontentement

L'ambiance n'est pourtant pas à la fête en cette morne année 1979. À l'aube d'une nouvelle décennie, le Royaume-Uni élit Margaret Thatcher, la « dame de fer », comme Première ministre. Les temps sont désenchantés, et le futur semble sombre. La société anglaise est mise à l'épreuve d'un chômage en pleine croissance, le contexte politique et social est tendu. Même l'attractivité du Soho festif des années 1960 n'a pas survécu à l'aigreur ambiante. « L'Hiver du mécontentement » porte bien son nom.

« [Londres] était brisé, c'était un endroit horrible. ¹⁾ »

Dans cette atmosphère morose, Steven John Harrington – le futur Steve Strange – est arrivé à Londres du Pays de Galles à 15 ans, sans un sou en poche. Comme son compère Rusty Egan, londonien et batteur jouissant déjà d'une certaine célébrité, Steve Strange a fréquenté la scène punk de l'époque. Il a même travaillé à *Seditionaries*, ex-*Sex*, la scandaleuse boutique tenue par Vivienne Westwood et Malcom McLaren, le manager des *Sex Pistols*. Mais si la rage et le nihilisme punk sont passés par là, à la fin des années 1970, ils s'essouffent créativement et se commercialisent.

Strange et Egan rêvent d'autre chose, de sophistication et d'un nouveau maniérisme. La fête semble être le seul terrain d'expression qu'ils peuvent investir pour changer les règles. Tous deux lancent les nuits Bowie du mardi soir, forme d'hommage au chanteur futuriste, et à ses métamorphoses stylistiques. Puis ils louent un vieux bar poussiéreux, à *Covent Garden*, où ils emmènent avec eux une poignée d'habitues des nuits Bowie. Tous ensemble, ils vont faire du *Blitz Club* une cathédrale électrique et subversive où le paraître est la raison d'être.

Le Blitz, un lieu d'expérimentation alternatif

Au *Blitz*, les Londoniens vont découvrir une musique qu'on ne trouve nulle part ailleurs. DJ Rusty Egan imagine au fil de l'eau une véritable expérimentation musicale,



loin des genres appréciés de la jeunesse anglaise à l'époque, la *northern soul* et le *punk*. Sur cette bande-son radicale, éclectique et avant-gardiste, David Bowie est toujours bien présent ; à ses côtés, pêle-mêle, la musique électronique du groupe allemand *Kraftwerk*, la musique punk sur synthétiseur de Gina, la disco robotique de Giorgio Moroder, les premiers disques de new-wave comme ceux de *Soft Cell*, ou encore Marlène Dietrich. Dans ce bouillon musical inédit, de nouvelles manières de danser, de se montrer, s'inventent au même rythme.

C'est l'autre face de la paillette *Blitz*, que les tabloïds surnommeront plus tard le paradis des poseurs : on y vient pour être fabuleux et ne ressembler à personne d'autre. C'est à qui aura la tenue la plus originale et la plus extravagante, à tel point que les soirées se font presque performances, sous l'œil aigu de Steve Strange, improvisé videur, qui n'hésite pas à refuser l'entrée à Mick Jagger, le chanteur des *Rolling Stones*, pour faute de look ennuyeux. Comme dans la chanson de Bowie, on n'entre au *Blitz* que fermement décidé à être un héros « juste pour un jour ».

Devoir d'extravagance

Situé entre deux célèbres écoles d'art de Londres, *Central School* et *St Martins*, le *Blitz* devient un véritable terrain de jeux pour les étudiants qui

courent en surplus militaires, boutiques Oxfam et autres friperies pour trouver de quoi dessiner les silhouettes les plus incroyables. Les principales figures du *Blitz* viennent de milieux peu favorisés ; certains, comme Steve Strange, Stephen Jones ou Boy George vivent dans des squats ; mais même sans un sou, il s'agit d'être le plus extravagant sur la piste, d'où une véritable culture du détournement, de la seconde main et un foisonnement de créativité hérité du punk et exacerbé de la manière la plus baroque possible. Couleurs vives, coupes volumineuses, maquillage extravagant et coiffures excentriques deviennent leur signature, composant un style flamboyant, maximaliste et androgyne, inspiré de la mode victorienne, des cabarets berlinois des années 1930 comme des *dandies* de la fin du XIXe siècle, du glam rock ou de la science-fiction.

Au début, ceux qui deviendront les « *Blitz Kids* » ne sont qu'une cinquantaine d'habitues : artistes et musiciens en devenir, étudiants, poseurs, ambitieux. Mais rapidement, le *Blitz* fait l'effet d'une déflagration dans un Londres stagnant et brutal, et attire un public toujours plus nombreux. Il y a aussi une face plus sombre : culture de l'excès, sexe, drogues et drames défraient la chronique. Mais un vent de liberté souffle sur cette communauté en pleine émancipation, qui ouvre aussi un espace de sécurité pour les personnes *queer* avant le choc des années sida.

La fin du Blitz et son héritage

Enfin adoubé par David Bowie, le *Blitz Club* est vendu par son propriétaire après un an et demi d'existence, au moment où il perd son statut de lieu marginal et secret pour devenir la nouvelle coqueluche de Londres. Ses oiseaux de nuit, surnommés « *Blitz Kids* », entrent alors dans la postérité sous le nom de « Nouveaux romantiques ». Malgré les efforts de ses fondateurs, la flamme du *Blitz Club* ne se ranime pas et disparaît non sans avoir servi de tremplin expérimental à certaines des figures les plus emblématiques de la mode et de la musique : la chanteuse de soul anglaise Sade, le designer John Galiano, Vivienne Westwood, Michele Clapton, designer des costumes de *Game of Thrones*, pour ne citer qu'eux ou encore les groupes *Duran Duran*, *Spandau Ballet* ou *Culture Club*, sans parler du *Visage* de Steve Strange dont le single « *Fade To Grey* » est encore aujourd'hui dans tous les esprits.

En prenant son essor, le mouvement, comme tous les mouvements alternatifs, perd son essence, sa mystique, son secret, il disparaît en transcendant le petit groupe à son origine. Mais aujourd'hui encore, le « Nouveau romantisme » marque notre imaginaire et inonde nos esprits d'échos d'une fête lointaine et éphémère.

(1) Gary Kemp, futur guitariste de Spandau Ballet.

LE TRAFIC DE DROGUE :

Galliane LANGSWEIRT

UNE ÉCONOMIE PÉRENNE ADOSSÉE
AUX STRUCTURES DE NOS SOCIÉTÉS

Une enquête au sein des réseaux d'acheminement et de vente de la drogue qui s'appuient sur des travailleurs et travailleuses précaires, en quête de quelques poignées d'euros, qui font prospérer malgré elles et eux des cartels clandestins.

Dans les sombres recoins moites des ruelles d'Île-de-France ou de Marseille, s'échangent, en une poignée de mains, quelques sachets de poudre blanche ou de résine brune. Ce *deal* s'appuie sur les structures complexes du commerce international et du capitalisme mondialisé¹ pour faire fructifier une économie illégale, marché criminel le plus important en valeur monétaire en France². L'explosion des saisies de drogue – de plus en plus pure³ – n'empêche pas les cartels de rester inaccessibles aux autorités nationales qui peinent à remonter les hiérarchies de ces groupes criminels. C'est, tout d'abord, la criminalisation de la drogue au XXe siècle qui mène à l'essor d'une culture souterraine, permettant ainsi de comprendre la place, entremêlée aux réseaux urbains préexistants, du narcotraffic qui s'enchevêtre étroitement avec l'expérience de la marginalité. Aujourd'hui encore, les réseaux de drogue fleurissent sous le nez des autorités, dans le plus grand des secrets, tout en rapportant près de 3,5 milliards d'euros par an en France⁴. Cette toile criminelle s'appuie sur un système préexistant et éternel : les flux migratoires.

Migrants et sans-papiers : une main d'œuvre pas chère et sûre pour la hiérarchie

Pour arrondir les fins de mois et pour pouvoir manger à leur faim, sans-papiers et immigré.e.s⁵ sont enrôlé.e.s pour des missions de ventes et de guet, plus dangereuses que rapporteuses. Ils et elles n'ont aucune chance d'évoluer dans la hiérarchie et ne gagnent au maximum que 80 ou 100⁶ euros par jour. Car, au grand jamais, ceux qui, au sommet de la pyramide, vivent sur l'or, ne se rabaisseraient à vendre quelques précieux sachets. Ces pharaons restent sur leurs terrasses, à Bali ou à Dubaï⁷, et donnent le *la* à un trafic qui se ramifie en une hiérarchie stricte.

Si les revenus de la drogue dans ses extrêmes offrent une forme de respectabilité et de pouvoir local au sein des groupes trafiquants, il n'en reste pas moins difficile d'établir et de maintenir un trafic de cette taille, sans le risque qu'il ne se fasse démanteler. Aujourd'hui, les trafiquants de drogue ressemblent davantage à des commerciaux et à des maîtres de la dissimulation, s'appuyant sur des réseaux criminels urbains existants et renforçant la précarisation des sans-papiers.

D'après Olivier Peyroux, professeur à Sciences Po et sociologue, les études sociales montrent que les parcours migratoires sont ponctués d'implications au sein de réseaux criminels. Ce sont des jeunes migrant.e.s, sans base familiale ou relationnelle, qui enchaînent les petits boulots, qui vivent dans des squats ou qui se font prendre au piège par des marchands de sommeil. Deux trajectoires principales s'esquissent : celle des revendeur.euse.s de cigarettes, criblé.e.s de dettes, ayant besoin d'argent au plus vite, pour rembourser leurs voyages ; et celle de ceux et celles déjà inséré.e.s dans des réseaux criminels dans leur pays d'origine, entre cambriolages et trafics de médicaments, qui se retrouvent presque automatiquement dans le monde de la drogue. Ces jeunes, n'ayant plus rien à perdre, sont contraint.e.s de commettre des crimes et des délits. Le danger passe au second plan. Leur place au sein de

l'organisation est mineure ; elles et ils ne savent rien de leur fournisseur avec qui elles et ils communiquent uniquement par téléphone, crypté, et récupèrent la drogue dans des cachettes prévues. Tout contact réel est inexistant. Ces méthodes et ces logiques sont comparables aux réseaux de prostitution⁸.

En outre, l'organisation du *deal* repose sur des structures déjà existantes de la société, sur les flux de matières premières, et sur celui de personnes. Il s'appuie sur un commerce international, système économique mondialisé et standardisé, qui permet le transport des produits illicites via des conteneurs, cachés parmi des grains de

les premiers mois de 2023, les jeunes migrant.e.s représentaient 50% des effectifs du narcotraffic contre 30% auparavant⁹. Ce sont des candidat.e.s idéal.e.s : pas d'identité formelle claire pour être retrouvé, ni connaissance du réseau pour le démanteler. Ainsi, à Marseille, déjà à la gare Saint Charles, remarque-t-on des « recruteurs » des réseaux de stupéfiant, tentant de faire entrer dans leurs rangs des jeunes migrant.e.s africain.e.s, en attente de l'aide que peuvent leur apporter des associations, à proximité des lieux de distribution d'alimentation.

Cependant, en 2023, le nombre de fusillades augmente nettement, provoquant près de cinquante

morts sur les points de vente, et réduisant quelque peu les mobilisations. Sur les quatre victimes d'homicides liées à des règlements de comptes sur fond de trafic de stupéfiants recensés à Nantes en 2023¹⁰, trois se trouvaient en situation irrégulière et venaient d'Algérie. Alors, si certain.e.s sont parfois conscient.e.s des risques qu'ils et elles prennent et de leur place mineure dans l'organisation, les missions, payées parfois jusqu'à 200 euros, restent alléchantes pour ceux et celles qui ne trouvent salaire nulle part.

Cette précarisation des jeunes gens en situation irrégulière rend leurs vies financières d'autant plus difficiles, criblé.e.s de dettes et contraint.e.s à la délinquance, tout en les insérant dans un réseau criminel violent, dont la seule porte de sortie est l'arrestation, la prison, ou le retour à la frontière.



sucres. Ces produits sont transportés, sur mer puis sur terre, de l'Amérique latine jusqu'aux principaux ports marchands, notamment Marseille.

Dépendances et paradoxes

Arrivées à bon port, poudre blanche et barrettes de shit sont prises en main par des jeunes travailleur.euse.s, toujours plus nombreux et plus dépendant.e.s de ce trafic illégal. Les chiffres montrent que dans

(1) 2023, les trafics de drogue, toujours plus florissants et plus violents, Les Echos, 19 décembre 2023.

(2) « La fourchette haute se situe autour de 6 milliards d'euros, précise le rapporteur de la commission Etienne Blanc (LR). Il s'agit du marché criminel le plus important en valeur en France. », *Ibid.*

(3) « Le constat est sans appel : la cocaïne, le cannabis ou encore l'héroïne saisis en France sont de plus en plus purs. En 2022, par exemple, la cocaïne était pure à 76 % en moyenne, contre 45 % en 2010. », cité dans : LIMMOIS Laetitia et DA FONSECA Mélody, *Qu'arrive-t-il aux drogues une fois que la police les saisit ? Comprendre en trois minutes*, [vidéo en ligne], Le Monde, 08 mai 2024.

(4) « Selon Bruno Le Maire, le ministre de l'Économie et des Finances, lors de son audition du 26 mars 2024, le trafic de drogue représente 3,5 milliards d'euros au minimum par an. » cité dans : *En 2023, les trafics de drogue, toujours plus florissants et plus violents*, op. cit.

(5) *Les jeunes clandestins, petits soldats jetables du trafic de drogue dans les grandes villes de France*, Le Monde, 6 janvier 2024.

(6) *Ibid.*

(7) SAINTOURENS Thomas et LEROUX Luc, « Viens, on rigole à Dubaï, on se régale » : dans l'émirat, la vie rêvée des « narcos », Le Monde, 6 mai 2024.

(8) RETAILLAUD-BAJAC, Emmanuelle, « Les ceintures du secret : la naissance d'une clandestinité de la drogue dans les villes françaises du premier vingtième siècle », *Clandestinités urbaines : Les citoyens et les territoires du secret (xvie-xxe)*, édité par Sylvie Aprile, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 93-105.

(9) *Les jeunes clandestins, petits soldats jetables du trafic de drogue dans les grandes villes de France*, op. cit.

(10) *Ibid.*

LA COURSE EN CAGE

Jeanne DUFOUR

Une pièce froide. Deux fauteuils se font face, une table ronde les sépare. Trois personnes. Une femme est debout au-devant de la scène. Elle regarde en direction du public. Un homme est assis sur le fauteuil côté cour. Derrière les fauteuils, côté jardin au fond, la silhouette d'un homme se dessine.

Les lumières éclairent le premier personnage au-devant de la scène.

SELF. *S'adressant au public* - ... Would you know ? Would you know where you're going if you've been through so much? (*Elle prend une pause en regardant le premier rang intensément*) Would you know where to go when you don't even know where you come from? If you were still trying to get to know yourself ? How can I feel if I can't breathe ? ... I feel like I can't breathe. How can I know where to go if I am already lost ? (*Elle prend une pause*) ...I am so lost. I don't even know who I am, what I want for my life, but ...

RAISON. *La coupant*. Mais tu n'as pas besoin de savoir !

Self se retourne stupéfaite. Les lumières éclairent l'homme sur le fauteuil. Il est adossé au dossier.

SELF. Who are you ?

RAISON. On s'en fout de qui je suis. L'important c'est ce que je fais. Et ce que je fais, c'est ne pas me prendre la tête !

SELF. *Confuse*. I am sorry, I don't understand.

RAISON. *Soufflant*. C'est normal que tu ne connaisses pas ma langue ! Il faut que tu l'apprennes. Moi, je connais la tienne ! (*Il se lève et s'approche du devant de la scène*) Je suis passé par là, tu sais. Moi aussi, j'étais perdu.

SELF. I'm sorry, what?

RAISON. *Criant*. Per-Du!

SELF. *Choquée*. There's no need to scream! (*Se tournant pour parler au public*). He can scream as much as it pleases him, I don't understand a word he says.

RAISON. *S'approchant du Self tout en parlant*. Je connais ta langue. Je l'ai parlé fut un temps. (*Il marque un temps, observe Self qui ne comprend absolument rien. Il souffle d'exaspération et articule avec un accent bien français*) I – Know - Your -Language.

SELF. Ah! Then speak it.

RAISON. Oh no ! Ça fait longtemps que j'ai tourné la page. Je ne mange plus de ce pain là ! J'ai fait un choix il y a bien longtemps et je ne reviendrai pas dessus. Il faut t'en défaire, et seule.

SELF. *Parlant au public*. He doesn't seem inclined to help me understand but still, he talks to me. (*Regardant en direction de Raison, s'adressant toujours au public*) What a strange man. He might be a little nuts ... I should be careful. (*S'adressant à Raison*) So, if you don't want to tell me who you are, neither talk my language, can you at least tell me how you ended up here?

RAISON. *Avec un accent français*. Of course, my dear! Pour t'aider. Enfin, t'aider, te guider plutôt. Je vois bien que tu es perdue.

SELF. *S'adressant au public*. I'm lost.

RAISON. Exactement ! Tu dois arrêter de te poser des questions. Tu t'en poses trop toute seule. Laisse-moi t'aider à les poser. Ça fera meilleur genre. Bon, commençons. Tu t'appelles comment ?

SELF. *S'agaçant*. I don't understand your language!

RAISON. C'est parce que tu ne la parles pas encore. Ça va venir. Bon, qu'est-ce que tu as étudié ?

SELF. *Essayant de répéter*. Aitoutdai ?

RAISON. *Souffle*. Pffff. Ah bah cela ne nous avance pas. On va dire que tu as fait ... des Lettres tiens ! Tu as une bonne tête à faire des Lettres. Ou un truc avec les langues... ah bah non tu n'en parles qu'une ! (*Rit à sa propre blague – Se reprenant*) Tu ne m'aides pas beaucoup dit. Tu n'es pas très loquace...

SELF. Loo – case ...?

RAISON. Non roooh. No loo, no case. I am the only one here who deals with cases. Parce que j'ai fait du droit, vois-tu.

Self reste silencieuse. Manifestement elle ne voit pas. Raison retourne s'asseoir dans le fauteuil côté cour. Les lumières l'éclairent.

RAISON. *Monologuant*. Oui, mademoiselle. J'ai fait du droit. J'aime le droit. Tu vois, avec le droit tu n'es jamais perdu. Le droit structure, il cadre, il dessine les chemins. Il te protège et assure tes arrières. Quand tu connais le droit, tu connais la vie. Tu rencontres le monde qui t'entoure et tu le comprends. C'est beaucoup

plus simple de prendre des décisions avec lui. Il te guide. Tu ne te poses aucunes questions finalement. Tu le suis, et tu le comprends. Il est confortable, il est stable. Il peut être capricieux, ambitieux, mais jamais décevant. Surprenant parfois, mais toujours droit.

SELF. *Essayant d'en placer une*. Just...

RAISON. *La coupant*. Non pas juste. Droit. Être juste ça ne veut pas dire grand-chose. Qu'est-ce que c'est qu'être juste ? On n'est jamais vraiment juste, par nature. (*Ayant l'air de réfléchir*) Mais on peut être droit. C'est ça ce qui est beau avec le droit, vois-tu. Tu observes, tu plaides, tu redresses. Tout est contrôlé et structuré, pas de place au doute, pas de place à la frustration de la perte ! C'est une langue à part entière que tu devrais apprendre à parler d'ailleurs !

SUEÑO. ¡Qué aburrido! me parece eso!

Self et Raison se retournent surpris.

SELF. Who is that ?

Sueño est debout dans le fond de la salle, on discerne sa silhouette. Les lumières ne l'éclairent pas directement.

RAISON. Ah, c'est Sueño! (*Avec un accent français*) Don't mind him, we never understand when he speaks.

SELF. So, you say !

RAISON. C'était mon colocataire, je sais de quoi je parle ! He is blurry².

SUEÑO. ¿Sabes que te entiendo?

RAISON. Oui, mais pas moi.

SELF. *S'adressant au public*. I don't know what's going on but these two seem to know each other, and ... I don't think they really get along. What a relief I don't speak any of their languages! Must be a nightmare to be in the middle of them...

SUEÑO. *Avec un accent espagnol*. Yet !

SELF. I beg your pardon ?

SUEÑO. No hablas nuestros idiomas³ por el momento. (*Avec un accent espagnol*) Once you choose you'll see.

SELF. Once I choose between what ?

SUEÑO et RAISON. Us !

SELF. *Confuse*. I don't know any of you guys. I don't get what you're saying. I don't speak your languages. Why do you both speak mine anyway ?

SUEÑO. *Avec un accent espagnol*. Because we were lost too.

RAISON. *S'adressant à Self*. Laisse-nous t'aider à choisir. C'est pour ça que tu es perdue. On recommence, OK ? Qu'est-ce que tu aimes dans la vie ?

SUEÑO. ¡Yo, sé⁴!

RAISON. Chut!

SELF. I don't understand ...

SUEÑO. *S'avançant vers le public tout en parlant*. Te preguntó qué te gusta, pero a él no le gusta nada.

RAISON. C'est faux !

SUEÑO. *S'esclaffant*. ¡Rooh por favor! Dices que no entiendes mi idioma pero la verdad es que no sabes hablarlo. No te gusta el sabor⁵ de la vida. Lo quieres todo controlado, todo sabido⁶ antes de verlo, antes de conocerlo. Quieres saber más que conocer. Si pudiera⁷, cambiaría⁸ tu libertad por tu seguridad. (*En montrant Self du doigt*) Ella quiere vivir, quiere descubrir, sentir, tú no puedes ayudarla⁹, ¡no sabes cómo funciona !

Self confuse ne comprend toujours rien. Elle va s'asseoir dans le fauteuil côté jardin.

RAISON. *Se levant d'un bond*. Je ne te le permets pas Sueño ! Ah, c'est sûr que pour toi c'est différent. Tout était flou, toujours improvisé. Ce qu'on voulait

faire pour notre vie, les études qu'on devait faire, ce qu'on devait manger le soir, les sorties qu'on allait faire, les vêtements qu'on prenait en vacances, jusqu'à l'heure d'aller faire nos courses ! Tout était choisi sur le qui-vive, tout était fait en fonction de tes humeurs et de tes ressentis. Un peu de paillettes par-ci, un peu de paillettes par-là. C'est bien beau ça Sueño, mais nous n'avons plus cinq ans. La vie n'est pas un film. Et à continuer comme ça, à s'improviser chaque jour sur le moment, on aurait tout juste réussi à vivre grâce aux aides de l'État, je te le dis !

Sueño recule petit à petit vers le fond de la scène. On ne l'aperçoit presque plus.

RAISON. *Avançant vers le devant de la scène.* Alors oui Sueño, j'ai fait des sacrifices. Mais c'était pour notre bien. J'ai peut-être troqué les paillettes pour du ciment, mais il me tient chaud l'hiver. J'ai peut-être troqué mon costume de cosmonaute pour une cravate, mais elle me soutient le col quand il faut sortir dehors. J'ai peut-être échangé mes rêves pour de l'argent, mais il paye les factures ! Et mes vacances ! Tu sais celles que tu ne peux pas t'offrir.

SUEÑO. *Parlant sur un ton apeuré.* Las vacaciones. Esa escapada¹⁰ que te permite olvidarte¹¹ de tu vida durante una o dos semanas. No, gracias.

SELF. *À Raison.* Did you have a fight ?

RAISON. No, no. We used to be fighting, but I won this fight, years ago.

SUEÑO. He killed me years ago.

RAISON. *Se retournant vers Sueño en criant.* I didn't do anything, you left !

SUEÑO. *Très calme.* No... You pushed me out.

RAISON. *S'agaçant.* C'est assez ! Pour quelqu'un qui m'a abandonné face aux réalités de la société tu es gonflé ! (*Se retournant vers Self*) Now, you must choose. Him or I ? Security or liberty ? Reason or dream ?

SELF. *Regardant le public, confuse.* Why should I choose? You can't choose, they're complementary.

RAISON & SUEÑO. You must, Society needs to know.

SELF. Who is Society? *Se retournant vers Sueño.* One of your friends ?

RAISON. Oooh, she's not just a friend of his. You know her very well too. You've been speaking to her. (*Se tournant vers le public*). Look, elle te regarde.

Les trois personnages se tournent vers le public. Ils marquent une pause.

SELF. I can't choose. Reason and dream are both part of me. If I choose one, I'll miss the other. They're like two soul mates who must coexist for me to breathe. I must find a common balance. There has to be another way.

Raison et Sueño se regardent, longuement. Un air de nostalgie peut se lire sur leur visage. Un bruit se fait entendre dans le fond de la salle. Les trois personnages sursautent.

SUEÑO et RAISON. *Se reprenant, ensemble à Self.* You have to choose !

Self s'assoit dans le fauteuil côté Jardin, elle met sa tête entre ses mains.

RAISON. *S'avance vers Self, s'accroupit près d'elle et l'attrape par les épaules.* Listen, do you want to struggle all your life long to have money and be able to pay taxes ?

SELF. *Toujours la tête entre ses mains.* No...

RAISON. Do you want to live at you parent's until you're finally able to be financially independent ?

SELF. No...

RAISON. Do you want to give others the opportunity to mock you and shut you down every time you want to argue a point ?

SELF. No...

RAISON. Do you want to be the reason why, your relatives need to give money away to help someone else, someone who wasn't able to take care of herself ?

SELF. No...

RAISON. Do you want to be lost and in danger ?

SUEÑO. *Avec une toute petite voix.* But do you want to be happy ?

RAISON. *À Sueño.* Chuut!!! (*À Self*) Self, you need to choose sometimes. And here's a choice for the rest of your life. Do you want to be free and in danger ? Or do you want your life to be secured and structured ?

SELF. I want...

RAISON. *La pressant de façon de plus en plus agressive.* Do you want to be lost forever ?

SELF. No, I want to be.... I want to...

RAISON. *S'approchant de son visage, presque peau contre peau.* What do you want?

SELF. I want to ... I want to be safe.

RAISON. *Se relevant satisfait.* Ah ! Voilà !!

Un bruit de vent passe. Self relève la tête d'entre ses mains. Elle est toute blanche.

SELF. Je... Je me sens toute chose.

RAISON. Bienvenue Self ! Maintenant, tu t'appelleras Résilience !

RÉSILIENCE. Quelle langue parle-je ?

RAISON. Ma langue. Maintenant que tu as fait ton choix, ta vie est toute faite ! Tu es à la tête d'une grande entreprise de produits laitiers. Tu travailles beaucoup et ton salaire suit ! Tu as deux enfants, un chien et un mari. Tu ne le supportes plus depuis des années mais personne ne dit rien, c'est promis !

RÉSILIENCE. Se retournant. Où est Sueño ? (*L'appelant*) Sueño !

RAISON. Ne t'embête pas. Il est parti. Il n'avait plus rien à faire là, alors il est parti. Mais tu verras, dans notre monde nous n'avons pas besoin de gens comme lui.

Résilience se lève et titube.

RÉSILIENCE. Je ne me sens pas très bien.

RAISON. Oui, c'est normal, ça arrive au début. Ça s'appelle la déprime, c'est le prix pour cette vie. Mais ne t'en fais pas, on s'y habitue. Et puis, avec le temps, tu te trouveras d'autres occupations pour ne plus y penser. Tu feras des séances de pilate, du golf, des expositions, des dîners mondains, et surtout tu prendras des vacances !

Résilience le regarde stupéfaite de peur.

RAISON. *En s'esclaffant.* Et si tu es discrète, tu auras même le droit d'aller voir ailleurs pour te débrider un peu ! Mais chuuut, c'est un secret.

RÉSILIENCE. *Regarde le public, marque un blanc, et articule dans un dernier souffle.* Qu'est-ce que j'ai fait ?

Les lumières s'éteignent.

FIN

-
- (1) Ennuyant (esp.).
 (2) Flou (angl.).
 (3) Langues (esp.).
 (4) Savoir (vb. Saber ; esp.).
 (5) Saveur (esp.).
 (6) Su (pp. Saber ; esp.).
 (7) Pouvais (vb. Poder ; esp.).
 (8) Changerais (vb. Cambiar ; esp.).
 (9) L'aider- ici au sens " elle" (vb Ayudar ; esp).
 (10) échappée, échappatoire, escapade (esp.).
 (11) T'oublier – ici au sens « oublier sa vie » (vb. Olvidar ; esp).



LES ADIEUX

À quoi servent les adieux ?

À quoi bon dire au revoir ?

Qu'est-ce que ça change ?

Qu'est-ce qu'on peut bien en avoir à foutre des dernières paroles ?

Si tu t'enfuis, ne me le dis pas

Fais comme si tu allais toujours rester là

À mes côtés

Je te regarde nourrir nos poissons rouges

Me jeter un regard discret

Pour t'assurer que tu fais ce qu'il faut

Que tu ne t'es pas trompé

Ne change rien

Pas un geste de plus

Garde tes non-dits

Au fond de ta gorge

Sans les vomir

Promets-moi que tu ne partiras jamais

Après,

Après seulement, tu pourras t'en aller.

Juliette ADAM

À QUOI PENSENT LES YEUX PÂLES ?

Insondables royaumes de jades,
Où règne en maître l'ésotérique,
Où danse une lumière énigmatique,
Dans le creux vert d'une cascade.

À quoi pensent les yeux pâles ?

Dissimulant sous le Soleil de leur sein
La Lune noire,
Pensive,
Une âme captive,
Rêvant de devenir un jour la Fugitive,
En vain.

À quoi pensent les yeux pâles ?

Ces lacs inconnus
Dans lesquels l'occulte inavouable
Fait naufrage,
Dont l'abysse renferme une lueur
Sauvage.

Que cachent les yeux pâles ?

Un oiseau, créature rare parée de mystères,
Ne craignant ni ombre ni lumière
Le temps d'un instant,
Quand une brise de mots le déchaine
Et brise ses chaînes.

Il s'échappe et trahit les yeux,
En dévoile à demi-mot les cieux,
Et les yeux soucieux
Abattent d'un battement de cils
Le secret ailé indicible
Avant qu'il ne parvienne à s'envoler.

À quoi pensent les yeux pâles ?
Personne ne le sait,
Et l'espoir de sonder pleinement l'abîme

de
ces
yeux
verts
énigmatiques,
lunatiques,
est en réalité aussi
désespéré
que les
vagues
se jetant
nues
sur
les
rochers.

Anne ELI

Le mot des illustrateur.trice.s

ANNAH GOUYACHE

Depuis toute petite, le dessin m'a toujours accompagné dans ma vie que ce soit à travers les BD (avec des auteurs comme Joan Sfar), les mangas et, bien sûr, les tableaux. Bien que je sois attentive aux aléas du monde et que j'apprécie le dessin d'actualité, en particulier les caricatures, mon dessin va plutôt vers l'imaginaire. J'aime m'amuser en créant des univers complètement différents du nôtre, ils sont pour moi un refuge.

JEANNE-CONSTANCE VALLET

Découper du papier avec des ciseaux et le coller avec de la colle, je crois que ces gestes comptent parmi les meilleurs du monde. Sinon je fais aussi du collage mural, c'est plus éphémère.

RETOUR SUR LA CONFÉRENCE : « QUELS MÉDIAS POUR DIRE LE MONDE DE DEMAIN ? »

Le 30 avril dernier, dans un amphithéâtre *high-tech* du campus Nation de Sorbonne Nouvelle, *La Gazelle* lance sa deuxième conférence. Cessons les élucubrations littéraires, il s'agit d'être pragmatique et de faire un *focus* sur le métier de journaliste, et plus précisément sur la question des médias. Trois intervenants, journalistes de métier, ont tenté de répondre à notre problématique : « Quels médias pour dire le monde de demain ? ».

Autour de la table, nous retrouvons Pierre Poligone, co-directeur du média culturel *Zone Critique*, Grégoire Pinson, rédacteur en chef au magazine économique *Challenges*, et Basil Burte, reporter indépendant, travaillant notamment pour le média *Brut*.

Dans un monde où l'accès à l'information ne cesse de s'accroître, l'importance du journalisme de vérification a été relevée. Le journaliste, dont l'image est aujourd'hui assez entachée, doit être *parfaitement parfait* : il est tenu à être indépendant financièrement – dans un milieu où il est fréquent d'être payé « à la pige » à ses débuts – mais aussi crédible auprès du public.

Un consensus s'esquisse, sourire au coin des lèvres de nos intervenants : le réseau. « La chance c'est bien, le réseau c'est mieux », en rit Pierre Poligone. Les conseils donnés tournent autour de l'entraînement nécessaire, de l'investissement et de la détermination dans un milieu passion et à l'accès compliqué. Bref, un petit rappel à la réalité pour notre public.

Et aujourd'hui alors ? Les nouvelles techniques médiatiques que représentent le numérique, et plus particulièrement les réseaux sociaux, offrent une chance de montrer ses capacités plus librement. Les formats courts permettent d'apprendre à synthétiser et à capter l'attention de son public. Le besoin d'avoir un concept et de savoir le vendre est rendu complexe par les difficultés d'adaptation des médias traditionnels aux « nouveaux médias ». La presse généraliste peine à prendre le pas sur l'audience numérique, comme le confie Grégoire Pinson avec le cas *Challenges*. C'est à travers cette presque nécessaire conversion que l'inquiétude sur la lecture de la presse est soulevée. Les jeunes semblent privilégier le numérique avec ses formats courts et accessibles, plutôt que les traditionnels longs articles de la presse papier.

Peut-on dire que les réseaux sociaux sont amenés à développer de nouveaux rôles ? Mais alors quelle plateforme faut-il favoriser ? Il est facile de se perdre sur les réseaux et dans ce flux constant d'informations. Les applications mêmes sont constamment en perpétuelle évolution, se voulant toujours plus performantes pour accueillir un maximum de fonctionnalités. Instagram le montre à travers ses canaux de diffusions et sa plateforme Threads, non sans rappeler le format Twitter, aujourd'hui X.

Une hypothèse est soulevée : le média incarné comme l'avènement du média pour dire le monde de demain. Son éditorialisation se veut de plus en plus politique, par le biais de chroniqueurs ou par une personnalité publique. Basil Burte nous décrit le journaliste indépendant Hugo Décrypte comme incarnant une nouvelle forme de média, plus indépendante et plus passionnée.

À vos crayons journalistes ! À l'abordage !

Hana GOUDJIL

Antilope

Directrice	Mélina Tornor
Rédactrices en chef	Valentine Pastor, Manon Kubiak, Emma Del Ponte
Président honoraire	Mario Ranieri Martinotti
Secrétaire générale de rédaction	Eya Karoui
Chef.fe.s de rubrique	Alexis Duarte, Marceau Macquignon, Manon Kubiak, Valentine Pastor, Lucas Brangé, Chloé Flores, Clothilde Roques, Emma Del Ponte, Carlotta Penquer-Yalamow, Elyse Béasse, Jeanne Dufour
Direction artistique	Lucia Lefèvre
Trésorier	Gabriel Desbordes
Directrices de la communication	Julie Eudes, Hannah Warmerdam et Eya Karoui
Responsable du pôle conférence	Hana Goudjil
Illustrateur.trice.s	Annah Gouyache, Azco, Céef, Guillaume, Jeanne-Constance Vallet, Mila Ferraris, Pakman
Rédacteur.trice.s	André Labarthe, Gabriel Blondeau, Anne Besse, Carlotta Penquer Yalamow, Clothilde Roques, Alexis Duarte, Kaitlin Willoughby, Guélan Zaour, Jeanne-Constance Vallet, Galliane Langswiert, Jeanne Dufour, Juliette Adam, Anne-Eli, Hana Goudjil
Mise en page	Pauline Annibal
redaction.lagazelle@gmail.com	
Facebook : Journal La Gazelle	
Instagram : @journal_lagazelle	
Imprimé à Condé-sur-Noireau par Corlet Imprimeur SA	
Association régie par la loi de 1901	
N° SIRET : 814 503 645 000 16	

Sorbonne
Nouvelle
université des cultures

VILLE DE
PARIS

la Maison
étudiante



Financé par la
CVEC

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

Financé par le
SFE